



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

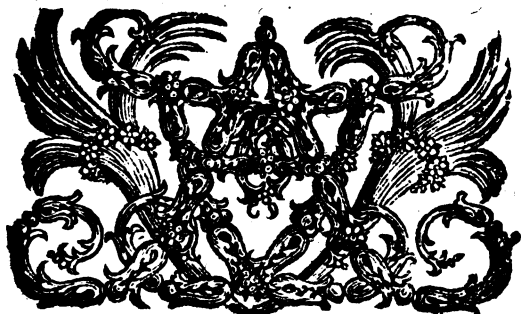
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

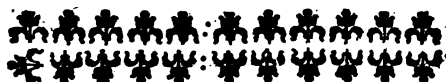
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

me.

R. P. Claudius Franciscus Menestrier So-
cietatis J E S U Bibliothecam Colle-
gii Lugdunensis S. S. Trinitatis pio hoc
munere locupletavit.

MERCURE*Colleg. Lugd. St. Trinitatis***GALANT***Journal. inser.***DEDIE' A MONSIEUR****LE DAUPHIN****SEPTEMBRE 1697****A LYON,****Chez THOMAS AMAULRY**
ruë Merciere au Mercure Galant.**M. DC. XCII.***Avec Privilege du Roy.*



T A B L E.

Prelude.

Epistre au Roy. 3

*Lettre interceptée d'un Colonel
Valon à un de ses Amis à Braxel-
les.* 10

*Nouveaux Memoires pour servir
à l'Histoire du Cartesianisme.* 16

*Bouquet envoyé par Madame des
Houlières.* 70

*Lettre touchant la mort de M. le
premier President de Grenoble.* 75

Réjouissances faites à Dijon. 85
*Feste célébrée à Bordeaux & à
Toulouze.* 95

*Lettre d'un Capitaine Hollandois
à un de ses Amis à Breda.* 97

Charge d'Aumônier du Roy, don-

à 2

TABLE.

<i>née à M. l'Abbé de Tonnerre.</i>	101
<i>Diogene & Mausole Dialogue.</i>	103
<i>Gouvernement d'Arras donné à M. le Marquis de Monchevreuil.</i>	107
<i>Lettre de M. Deslandes.</i>	109
<i>Memoire présenté aux Etats de Hollande, par l'Envoyé de Dane- marck.</i>	116
<i>Nouvelles d'Allemagne.</i>	124
<i>Le Roy d'Angleterre vient chez les Peres de la Doctrine Chrétienne.</i>	136
<i>Sacres de plusieurs Evêques.</i>	137
<i>La Beauce, Elegie.</i>	138
<i>Morts.</i>	146
<i>Vers pour le jour de la naissance du Roy.</i>	155
<i>Feste celebrée à l'Hospital de la Charité.</i>	159
<i>Nouvelles de Pologne.</i>	162
<i>Seconde Lettre de Lion, touchant la baguette qui fait découvrir les</i>	

T A B L E.

<i>Meurtriers.</i>	165
<i>Histoire.</i>	172
<i>Voyages Historiques de l'Europe.</i>	190
<i>Gouvernement donné par le Roy.</i>	193
<i>Prise de deux Vaisseaux de Guerre par les Vaisseaux du Roy.</i>	194
<i>La chasse donnée aux Ennemis par M. le Marquis Harcourt.</i>	198
<i>Autre nouvelles d'Allemagne.</i>	201
<i>Grand desordre arrivé à Posnanie.</i>	206
<i>Prises faites par nos Armateurs.</i>	209
<i>Journal de Flandre.</i>	216
<i>Nouvelles de Dauphiné.</i>	222
<i>Mauvais party, pris par M. de Savoye.</i>	232
<i>Fidelité, & valeur des nouveaux Convertis.</i>	249
<i>Belle action de Mrs de Geneve.</i>	253

T A B L E.

<i>Article des Enigmes.</i>	254
<i>Nouvelles de divers endroits.</i>	255
<i>Fautes survenues dans le dernier Mercure.</i>	258

Fin de la Table.



LE LIBRAIRE au Lecteur.

JE vous envoie le Mois prochain un Catalogue general des Livres Nouveaux de 1692. que vous me demandé.

LIVRES NOUVEAUX du Mois de Septembre 1692.

Voyages Historiques de l'Europe dediez au Roy, contenant l'origine, la Religion, les mœurs, coutumes & forces de tous les Peuples qui l'habitent & une Relation exacte de tout ce que chaque Pais renferme de plus digne de la curiosité d'un Voyageur qui comprend tout ce qu'il y a de plus curieux en France, avec deux Cartes en taille-douce, enluminée, ind. 30. s.

Histoire de la Monarchie Frangoise sous le regne de LOUIS LE GRAND depuis 1643. jusqu'en 1692. où l'on trouvera toutes les nouvelles Guerres, tant en Flan-

dre , Allemagne , Italie , & autres , par
M. de Riencourt en 3. volumes indouze,
5. liv.

Entretien de Morale par Mademoiselle
de Scudery dédié au Roy , ind. 2. vol. 3. liv.
10. sols.

Oeuvres de Madame la Comtesse d'Au-
noy, contenant

Memoires d'Espagne , ind. 2. vol. 4. liv.

Les Voyages d'Espagne en 3. vol. 4. liv.

10. sols.

Jean de Bourbon Prince de Carenci , ind.
3. v. 4. liv. 10. s.

Les nouvelles Espagnoles , ind. 2. vol.
4. liv.

Hippolite Comte de Duglas en 2. vol.
ind. 3. liv.

Le Comte d'Amboise , ind. 2. vol. 2. liv.

Le Nouveau Etat de la France achevé
d'Imprimer ce Mois augmenté de toutes
les nouvelles Charges , & dignitez que le
Roy a donné , indouze 2. volumes avec
plusieurs figures en taille-douce 4. liv.

La Campagne de Piémont de M. de Ca-
rnat , ind. 20. sols.

Les bons Mots & les bons Contes de
l'Auteur des Mots à la mode , ind. 1. livre.
15 sols.

Les Tragedies de Sophocles avec des
Remarques de M. d'Assier , ind. 50. s.

Essais de Panegyriques pour les Festes
principales des Saints de l'Année conte-

nant trois desseins pour chaque sujet par
Mr. l'Abbé Breteüil auteur des Essais de
Sermons en 2. volumes in-octavo 6. liv.
10. sols.

Histoire d'Alexandre Farneze Duc de
Parme, ind. 20. sols.

Relation du Combat de Stein-Kerke en
Flandre par Monseigneur le Maréchal de
Luxembourg, ind. 20. sols.

Relation de la Ville & Château de Na-
mur, en 2. vol. avec deux figures, 2. liv.

Le deuxième Tome des Oeuvres de saint
Evremont, in-quarto 6. liv. Le premier se
trouve pour le même prix.

Le Nouveau Dictionnaire des Rimes par
M. Richelet, 2. liv. 5. sols.

Les Nouvelles Historiques contenant
Gaston Phebus, la Prediction accomplie,
les deux fortunes imprevûes, Zingis His-
toire Tartare, ind. 2. vol. 2. liv.

Theatre Philosophique de M. l'Abbé
Bordelon, ind. 30 sols.

Les Nouveaux Caracteres de Théophra-
ste avec les Mœurs de ce Siecle, augmenté
de la moitié, ind. 32. s. 6. deniers.



Avis pour placer les Figures.

L'Air qui commence par,
Redirez vous, &c. pag. 204

L'Air qui commence par, *Lors*
que Louis, &c. pag. 257



MERCURE GALANT.

SEPTEMBRE 1692.



A M A I S Monar-
que n'ayant porté la
gloire de la France
dans un si haut degré
que LOUIS LE GRAND,
jamais les Muses ne se sont
attachées avec plus d'ardeur à
chanter celle d'aucun autre
Souverain, & comme la ma-
tiere est inépuisable, vous ne
Sept. 1692. A

devez pas estre surprise si je vous fais part d'Ouvrages faits sur les mesmes sujets , long-temps après que de grandes actions ont suivy celles qui ont donné lieu à ce que je vous envoie. On écrivoit encore sur la prise d'une des plus fortes Places de l'Europe, lors que le gain d'un Combat demande qu'on mette de nouveau la main à la plume. Cependant je remets à d'autres temps ce qui a été écrit sur ce Combat, pour vous faire voir les alarmes que le Roy a causées , en exposant , comme il a fait devant Namur , des jours si précieux à la France.



EPISTRE

A U R O Y.

*Quand tu braves la mort dans
 les plaines de Flandre,
 Et que chacun t'égale au fameux
 Alexandre,
 Je n'ay garde, Grand Roy, de van-
 ter des exploits,
 Qui peuvent tant coûter de larmes
 aux François.
 Dès l'enfance ébloüy de ta brillante
 gloire,
 Pour elle j'invoquay les Filles de
 Memoire ;
 Et si depuis deux ans j'erre sur
 l'Helicon,
 Ce n'est que pour apprendre à cele-
 brer ton nom.*

A 2

4 MERCURE

*Mais tes derniers exploits, qui pas-
sent mon attente,
Ont imposé silence à ma Muse trem-
blante.*

*Quoy, de Mons, de Namur atta-
quant les remparts,
Où cent foudres d'airain tonnent de
toutes parts,*

*Secondé de ton Fils, cette teste si
chère,*

*Du salpêtre embrasé tu braves la
colère ;*

*(Ah ! ce nouveau danger glace encor
mes esprits)*

*Et moy, je vanterois par de nou-
veaux Ecrits*

*Cette soif de peril qui fait trembler
la France ?*

*Ma Muse avec Nassau seroit d'in-
telligence.*

*Que peuvent souhaiter tes Enne-
mis jaloux,*

*Que de te voir courir au devant
de leurs coups ?*

GALANT.

25

Ouy : ces lâches Guerriers , que ta
 grandeur outrage ,
 Fondent tout leur espoir sur ton
 propre courage ,
 Et tu vas seconder leur desir crimi-
 nel.

Quoy ! pour estre Heros en est-on
 moins mortel ?

Le plus chetif Soldat, s'il plaît aux
 fieres Parques ,

Peut trancher le Destin du plus
 grand des Monarques ,

Et ces aveugles Sæns coupent d'un
 seul ciseau

Nos frêles jours filez sur le mesme
 fuseau.

Quel tristes souvenir ! quelles noires
 pensées ,

Retracent des douleurs par le temps
 effacées ?

Quand les Dieux irritez pour punir
 nos forfaits ,

Sembloient de nos Voisins exaucer
 les souhaits ;

A 3

6 MERCURE

Et nous menaçant tous d'une perte
 funeste ,
 Vouloient se rappeler dans leur
 troupe celeste ,
 Quels furent nos sanglots, nos plain-
 tes, nostre deuil ,
 Voyant l'honneur des Lis pancher
 vers le cercueil !
 Et cependant alors l'inconsolable
 France
 Pouvoit mettre en son Fils sa secon-
 de esperance ,
 Prompt & puissant secours dans un
 si grand malheur.
 Mais aujourd'huy, grand Roy, qu'un
 excès de valeur ,
 Autour de ces remparts , où mille
 morts sont prêtes ,
 Expose également vos precieuses
 têtes.
 Qui de nos justes pleurs arrêterois
 le cours ,
 Si quelque coup fatal mettoit fin à
 vos jours ?

Dans ce triste revers quelle assez
forte digue

Pourrions-nous opposer aux fureurs
de la Ligue ?

De Lorges, Luxembourg, Catinat &
Boufflers,

Et d'autres dont le nom a rempli
l'Univers ,

Qui fortunez, vaillans, sages par
ton génie ,

Font trembler devant eux toute
l'Europe unie ,

Si le Ciel nous privoit de ton Fils &
de toy ,

Ne sçauroient ranimer nos cœurs
transis d'effroy ;

Et ces Heros naissans à qui le Ciel
destine

La gloire d'affranchir la sainte Pa-
lestine ,

Ne peuvent pas encor soutenir dans
leur main.

Ce fer qui doit briller sur les bords
du Jourdain ,

8 MERCURE

*La France , Grand Louis , te parle
par ma bouche .*

*Si son repos t'est cher , si sa plainte
te touche ,*

*Cesse d' prodiguer des jours si pré-
cieux ,*

*A qui nostre destin fut lié par les
Cieux ;*

*On ne te promets plus que sur leurs
belles rives .*

*Tes exploits soient chantez par nos
Muses craintives .*

*Et toy , qui sçeus jadis par tes divins
appas*

*Captiver ce grand Cœur avide de
Combats ,*

*Si parmy les plaïrs de la voûte azu-
rée ,*

*Tu veſs , il te ſouvient de ta France
éplorée ,*

*Si tu cheris encor l'honneur des
Fleurs de Lis ;*

*Eligne des dangers ton Epoux &
ton Fils .*

GALANT. 9

*Un soir, quand la nuit sombre aura
rendu ses voiles,*

*Descens seule & sans bruit du se-
jour des Etoiles ;*

*Parois à ce Monarque avec cette
beauté*

*Qui triompha jadis de son cœur in-
dompté ,*

*Lors que pour nostre gloire au pied
des Pirenées*

*Le Ministre des Dieux unit vos de-
stinées ;*

*Et par le souvenir de ce charmant
lien ,*

*Par les Autels sacrez dont il est le
soutien ,*

*Par le salut des Lis, & par nos tris-
tes larmes ,*

*Conjure ce Heros de finir nos alar-
mes.*

Cette Epistre est de M. de
Combes ; de Toulouse , Au-

A 5

teur de l'Eglogue que je vous envoyay dans ma Lettre de Novembre, sur la mort de M. de Louvois, & à laquelle vous avez donné la même approbation qu'elle a receüe de tous ceux qui ont du goût pour les Vers.

Comme vous estes curieuse de tout ce qui regarde les affaires du temps, vous ne serez pas fâchée de lire la Lettre qui suit.

LETTRE INTERCEPTE'E

d'un Colonel Valon, A un
de ses Amis, à Bruxelles.

JE suis, Monsieur, plus mortifié que je ne scaurois vous l'exprimer, du malheureux succès du dernier Combat. La perte que nous venons de faire est d'autant plus considérable, que nous avions mis toute nostre esperance sur vostre Infan-

terrie, sur tout si nous étions assez
heureux pour attirer l'Ennemy dans
un terrain où il ne pût estre secon-
ru par sa Cavalerie, qui depuis
quelque temps est devenue fort re-
doutable à nos Troupes. Ce projet
avoit réussi de la maniere que nous
le pouvions souhaiter; nostre In-
fanterie a fait fort grand feu, &
a soutenu celui des Ennemis avec
une fermeté qui faisoit bien augu-
rer de l'événement; mais il faut
convenir que les François d'aujourd'-
huy sont fort differens de ceux du
temps passé, qui n'estoient à crain-
dre que dans leur premiere furie;
au lieu que nous venons d'expéri-
menter qu'après avoir essuyé long-
temps nostre feu, ils sont venus à
nous l'épée à la main, & ont tail-
lé en pieces tout ce qui s'est pré-
senté pour leur résister. Plusieurs
de nos Officiers Généraux ont esté

suez, & d'autres bleffez en faisant retirer les Troupes, & nous avons eu besoin de leur valeur & de toute leur experience pour empêcher que les François n'engageassent un Combat general. Il a fallu pour cela leur abandonner quelques pieces de Canon ; mais enfin il vaut mieux sacrifier quelque chose que de hazarder le tout. Parmy ces malheurs nous avons la consolation d'avoir fait acheter cette victoire à l'Ennemy, par la perte de plusieurs Officiers considerables ; on nous a assuré mesme qu'il y avoit du Sang R^{oy}al répandu, & qu'un jeune Prince y avoit fait des actions si surprenantes, que nos Soldats en le voyant s'estoient ressouvenus de la Journée de Cassel. Ce n'est pas la perte que nous venons de faire qui m'afflige le plus, mais j'en crains les consequences ; car je m'apperçois que

cette nouvelle façon de combattre étonne le Soldat, qui a déjà meilleure opinion de l'Infanterie Française & murmure tout haut des irresolutions continuelles du Roy d'Angleterre. Il est vrai que chacun parle icy de nos affaires avec beaucoup de liberté. Je ne voudrois pas dire mes sentimens à un autre qu'à vous, mais je vous avouë que je commence à perdre courage, lors que je fais reflexion que la Cavalerie des Ennemis, & sur tout celle qu'ils appellent la Maison du Roy, est incomparablement meilleure que la nôtre : leur Infanterie vient de nous montrer ce qu'elle sçait faire. Nous n'oserions assiéger une Place devant eux, & ils en prennent tous les jours devant nous. Tous les grands projets de descentes que nous devions faire en France sont avortez; les Ennemis sont tous les ans les

premiers en campagne, & y restent les derniers. Quels avantages pouvons-nous donc attendre de nos travaux, & des dépenses continuelles qu'on nous engage de faire? Tout le monde pense icy comme moy, & cela est si vray, que j'entendois hier au soir un Soldat Flamand qui disoit à son Camarade en beuvant de la biere: Au moins si les François vouloient nous laisser nos houblonnieres, nous les tiendrions quittes de ce bon vin de Rheims que nous devions boire si abondamment chez eux. Voilà, Monsieur, la situation des esprits & l'état des affaires. Cependant je ne vois pas que personne ouvre les yeux, ny que nos maux soient prests à finir. Je vous écris avec beaucoup de liberté, étant persuadé, de vostre discrétion. Vous pouvez compter aussi que personne n'est plus véritablement que je le suis, Monsieur vostre, &c.

Vous trouverez des choses fort agreables dans la Piece que vous allez lire. Le hazard me l'a fait tomber entre les mains, sans que je sçache de qui elle vient, autrement que par le titre que j'y ay trouvé. Vous me manderez, s'il vous plaist, vos conjectures. La maniere aisée dont cette Piece est écrite, a fait plaisir à beaucoup de gens, & je suis fort assuré que vous ne regreterez pas le tems que vous donnerez à sa lecture.





NOUVEAUX
MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DU CARTESIANISME.

Par M. G. de L'A.

QUAND le bruit de la mort de Mr des Cartes, arrivée en Suède, se répandit en France, l'Abbé Piror, son Confident, ne fut pas de ces duppes qui la crurent. La nouvelle est fausse, dit-il publiquement dans la Salle du Palais, je sçais bien ce qu'il m'a dit, il connoissoit trop bien sa machine. L'Abbé Piror avoit raison. M. des Cartes se portoit bien,

& voicy comme les choses se passèrent.

Lors qu'il vit que la Reine Christine ne goûtoit pas sa nouvelle Philosophie autant qu'il l'avoit espéré , & qu'elle disoit tout haut qu'elle s'en tenoit à son Platon & son Aristote , & que rêveries pour rêveries , les anciennes valaient bien les nouvelles , il prit resolution de quitter la Suede. Il proposa ce dessein à son Amy M. Chanut , Ambassadeur de France , homme de bon sens , qui en fut surpris , & luy en demanda la raison. Ne voyez-vous pas , répondit M. des Cartes , comme la Reine me traite ? Elle est obsédée d'un tas de Peripateticiens , de Poëtes , & de Grammairiens , qui luy remplissent la teste de Grec & de Latin , & la dégoûtent de ma Philosophie. Elle en plaisante même quelquefois à ma barbe ; & hier encore , comme je regardois du coin de l'œil la belle Sparre , elle s'en aperceut , & me dit devant toute la Cour , qu'apparemment il sortoit des

particules striées de cette Fille , qui me faisoient tourner la teste de son costé. Une autre fois elle me demanda si le principe de l'Amour consistoit dans la matiere subtile , ou dans les globules du second Element. Je luy montrois dernièrement un Livre que j'ay composé dans ma jeunesse , & que j'ay intitulé , *Democritica*. Ce sont les premieres ébauches de mon systeme. Mais quoy , me dit - elle , ne vous avois-je pas ouï dire que vous ne connoissiez ny Democrite , ny sa doctrine ? Cette Princesse est vive , & rompt en visiere , & ses brusqueries ne laissent pas d'embarasser. Vous estiez present , Monsieur , lors que pour me tourner en ridicule , elle me voulut faire danser au Bal. Elle eut beau m'alleguer l'exemple d'Aristippe , je ne donnay pas dans ce panneau-là , & cela eust esté bon du temps que je m'habillois de vert. Je m'en serois alors acquitté comme un autre , & peut-estre mieux qu'un autre , car les regles de la danse dépendent de la

Statique, & par conséquent de la Geometrie, & j'avois dessein d'en écrire, lors que je composay le Traité de l'Escrime. Je ne pus me défendre des sollicitations de la Reine qu'en luy donnant le change, & m'offrant de faire des Vers pour le Bal. M. Chanut l'interrompit là-dessus. Je fus bien fâché, dit-il, de vous entendre faire cette avance, car je me doutay bien que vous seriez pris au mot. Et moy, luy répondit M. des Cartes, je ne m'en repens point, car mes Vers furent assez bien receus, & ce succès me flata si agreablement, que j'entrepris de faire la Comedie que vous avez veüe. La Reine affriandée par mes premiers Vers, ne put résister à l'impatience de voir ces derniers. Il fallut les luy lire avant que la Piece fust achevée. Elle fit assembler tous les beaux Esprits de la Cour, & vous fustes témoin de l'applaudissement que cette Piece receut de toute l'assistance. Non pas de toute, reprit M. Chanut, car tandis que plusieurs gros

Suedois & Allemans , pour paroître bien ſçavoir noſtre Langue , qu'ils n'ont jamais appriſe que dans la Grammaire Françoisè , vous applaudifſoient , j'apperceus dans trois ou quatre François , qui eſtoient auprès de moy , un ſouris moqueur qui n'étoit pas favorable à voſtre Ouvrage. Je les entendois ſe diſant entre eux , tantotſt qu'un Vers eſtoit trop court , tantotſt qu'un mot n'étoit pas François , & que vous l'aviez apporté de Poitou , ou de la Nort-Hollande. Le jeune Voſſius meſme s'approcha de la Reine , & luy dit , qu'on reconnoiſſoit bien dans cette Comedie le mépris que vous faiſiez d'Ariſtote , parce que ſi vous aviez lû ſa Poétique , vous auriez mieux obſervé les regles du Poëme Dramatique. Vous voyez bien qu'il a cherché à ſe vanger par ce diſcours , de celuy que vous tintes dernièrement à la Reine , pendant qu'il luy enſeignoit le Grec , lors que vous dîtes un peu trop crûment à cette Princeſſe , que *vous vous éton-*

*niez qu'elle s'amusast à ces bagatelles, & que Dieu mercy, vous aviez oublié tout ce que vous en aviez appris dans le College. Vraiment, dit M. des Cartes, je n'avois garde de manquer à luy porter ce coup. Qu'eust pensé de moy la Princesse Elizabeth, à qui je l'avois promis ? Estoit-il digne d'une Reine comme elle, de s'abaisser à ces pauvretes-là, & d'un Philosophe comme moy, de le souffrir ? Cela ne la fit pas pourtant changer de conduite, repliqua M. Chanut, & Vossius ne vous le porta pas loin ; car j'ay sceu que si-tost que vous fustes sorty, il alla querir une Geometrie Françoisë, & montra à la Reine un endroit, où après avoir cité un passage de Pappus, vous ajoûtez ces paroles : *le cite plutôt la Version que le Texte Grec, afin que chacun l'entende plus aisément* ; & luy fit remarquer, qu'encore que de vostre propre aveu, vous ignoriez entierement la Langue Grecque, & mesme que Pappus n'ait jamais esté imprimé en Grec, vous*

aviez pourtant affecté par une ostentation puerile , de paroître sçavant en Grec , car on ne soupçonnera pas un homme entierement ignorant dans cette Langue , d'aller consulter les Originaux Grecs. Pour celuy-là , dit M. des Cartes , je ne puis le desavouer , car je croyois bonnement qu'il y avoit quelque édition Grecque de Pappus ; & encore que je n'approuve pas qu'on fasse son capital de la Langue Grecque , j'estimay néanmoins que ce seroit quelque sorte d'ornement pour ma Philosophie , que l'opinion qu'on auroit que je sçaurois cette Langue. Il y a un certain Art dans la vie pour se faire du nom , que bien des gens connoissent , mais que fort peu sçavent pratiquer adroitement. Croyez-vous que tous les Sçavans sçachent tout ce qu'ils paroissent sçavoir ? Et croyez-vous au contraire qu'ils ignorent tout ce qu'ils feignent d'ignorer ? Quand j'ay publié mes principes , il m'auroit fait beau voir aller dire que je les ay pris

de Democrite , de Plutarque , de Brunus , de Kepler , & de tant d'autres. Je m'en suis bien gardé. J'ay pris grand soin au contraire , de persuader à tout le monde , que je faisois peu de cas de tous ces gens-là , & que je ne daignois pas les lire. Me serois-je pas fait bien de l'honneur , si lorsque je proposay ma demonstration de l'existence de Dieu, qui a fait tant de bruit, j'avois averry le Public qu'elle est en S. Anselme , & que je l'avois trouvée dans la Somme de S. Thomas ? Et si je m'étois vanté que j'avois tiré du Livre de Galien , de l'usage des Parties , cette jolie découverte , que le principal siege de nostre ame est dans la glande Pineale ? L'adresse de s'approprier finement les choses donne toute la gloire de l'invention. Oüy ; dit M. Chanut , pourveu que cela se fasse si finement qu'on n'en apperçoive jamais rien ; mais si l'on vient à en soupçonner quelque chose , comme il arrive tôt ou tard , tout est perdu. Nullement , repart M. des Cartes ;

on est quitte pour dire que les bons, esprits se rencontrent. Vous avez pourtant veu , répond M. Chanut , l'embarras où vous a mis la Reine sur vos Democritiques. Et pensez vous que tous ces Gens sçavans que vous avez traittez avec tant de mépris , les Gassendi , les Hohbes , les Roberval , ne découvrent jamais cet artifice , & que quand ils l'auront découvert , ils ayent pour vous plus d'indulgence , que n'en a eu Vossius sur l'affaire de Pappus , & qu'ils vous en croient sur vostre parole , lorsque vous direz que vous vous estes rencontré par hazard avec les Inventeurs de vos opinions ? Il n'y auroit personne qui sur ce pied-là ne se pust faire inventeur de tout ce qu'on a jamais découvert de plus beau. Il auroit mieux valu , ce me semble , pour vostre interest , menager un peu davantage ces gens-là , & garder avec eux un peu plus de mesures d'honnesteté. Ils vous auroient bien passé des choses qu'ils releveront à la fin fort desagreablement

ment pour vous. Il est vray , dit M. des Cartes , qu'en prenant cet air de hauteur avec ces gens-là , il peut y avoir quelque chose à perdre ; mais à mon avis , il y a beaucoup plus à gagner en les abbaissant : & il importe peu que ce soit en les mettant au dessous de soy , lors qu'on ne se peut mettre audessus d'eux , pourveu qu'ils ne nous égalent pas. Quand on a acquis un certain degré d'estime , on peut tout hazarder. A la faveur de cette autorité que je me suis donnée , j'ay fait recevoir ma Doctrine sans estre examinée , & j'ay mis les choses en tel état , qu'il n'y a point de proposition si extravagante , que je ne fasse passer. Je veux vous en dire quelques exemples. J'avois donné à la terre le même mouvement que Copernic luy donne. Je sceus que Galilée avoit été maltraité à l'Inquisition , pour avoir soutenu cette opinion. Je ne changeai pas pour cela de sentiment. J'imaginay seulement une nouvelle définition du mouvement ; bizarre à la verité , car

Sept. 1691.

B

il s'ensuit de cette définition, qu'un homme pourra aller d'ici à la Chine, sans bouger de sa place ; mais qui a pourtant ébloui tous mes Sectateurs, par la confiance avec laquelle je l'ay proposée. On me faisoit quelques objections importunes contre ce fameux raisonnement, qui est le fondement de ma Philosophie, par lequel de ce que je pense, je conclus que je suis. Je ne balançai point à répondre que ce raisonnement qui renferme trois termes, comme tous les raisonnemens du monde, n'est pourtant point un raisonnement, mais une simple proposition, qui pourtant n'en doit renfermer que deux. Mes Disciples se feroient tuer aujourd'hui pour soutenir cette réponse, toute insoutenable qu'elle est. Je ris quelquefois de leur simplicité, quand je les vois défendre de bonne foi, ce que j'avois avancé au plus loin de ma pensée, mais je ne laisse pas d'en profiter. Et voilà ce que servent cette fierté, cette adresse, & cette dissimulation que vous desapprouvez. Mais revenons à

notre Comedie. Ce qui me déplut davantage , continua M. Chanut, lors que vous la lûtes , c'est que la Reine faisoit repeter malicieusement tous les mauvais endroits. J'aurois bien voulu interrompre cette farce , mais j'en fus empêché par le respect de la Reine , qui paroïssoit s'y divertir plus que je n'aurois voulu. Il est vrai que je ne remarquai rien de tout cela , dit M. des Cartes , mais quand je l'aurois remarqué , croyez vous que je me fusse arrêté ? Tant pis pour ceux qui n'ont point de bon goût. Vous avez veu par mon Traitté des Passions , que j'en connois bien les causes , & que je sçais par conséquent les moyens de les exciter , & de les calmer à coup sûr. Et ç'a été principalement pour m'en assurer que j'ay voulu essayer ma Comedie sur ces Suedois , & ces Alle-mans , dont vous parlez , qui sont de bonnes gens , francs & droits , agissant naturellement , & dont le goût n'a point été corrompu par ces fausses regles d'Aristote , ny par ces mauvaises Comedies de Corneille , de

des Marais, & des cinq Auteurs, qui ont fait tant de bruit en France. Je prétens avec ma methode, qui est la véritable clef de toutes les Sciences, inventer une nouvelle Poétique, qui fera voir clairement qu'Aristote n'y entendoit rien, non plus qu'en Physique & en Logique. Mais ce n'est pas dans un lieu comme celui-cy, que j'exécuteray mes desseins; il me faut de la retraite, du repos, de la liberté, & des gens capables de profiter de mes lumieres, des gens simples, dociles, sans préjugés, ou capables de s'en défaire. Je ne vous dissimulerai point, car vous estes trop de mes Amis, que j'estois venu icy dans l'attente; non pas de m'aggrandir, car je méprise fort la fortune; mais de me mettre un peu plus au large que je ne le suis. Si les esperances que mes Amis de Paris me donnerent si mal à propos, il n'y a guere plus d'un an, avoient réussi, peut-estre m'en serois-je contenté. Ce fut lors que croyant me faire plaisir, ils me manderent que j'estois fort désiré à la Cour de France;

que si j'y paroissais, j'y charmerois tout le monde, & qu'il estoient assurés pour moy d'une grosse pension. Je fus assez simple pour les croire; je quittray les douceurs de ma solitude d'Egmont, & je vins à la Cour par le Messager. Je pris un logement vers le quartier du Louvre, pour estre à portée du Palais Royal, & de Saint Germain. Me souvenant pourtant que j'estois Philosophe, je ne crus pas qu'il me convint de me loger dans ces grands Hostels, où il y a un trop grand abord de toutes sortes de gens. Je choisis une petite porte ronde, & pour éviter le bruit, je me mis au troisième étage. Je me fis habiller en Cavalier, & à peu près comme les gens de la Cour, & je fis sçavoir mon arrivée à ces Messieurs qui m'avoient appelé. Qui fut bien étonné, ce furent eux, voyant que j'avois pris au pied de la lettre, ce qu'ils ne m'avoient mandé, disoient-ils, que comme un souhait, & par complaisance. Mais je fus encore plus étonné qu'eux,

lors qu'au lieu de toucher cette pension dont on m'avoit leurré, je fus obligé de payer l'expédition d'une espèce de Brevet qu'ils avoient extorqué de quelques Commis, & dont un de mes Proches avoit fait les avances. Je ne fus pas moins surpris, lors que me présentant à la porte de la chambre du Ministre, & demandant à saluer son Eminence, un Huissier me la ferma au nez sans me répondre. J'eus besoin de toutes mes règles de Morale pour digérer cet affront, d'autant plus rude que je m'estois imaginé que toutes les portes s'alloient ouvrir devant moy. Je le digéreray pourtant, & personne ne le sceut, car je n'estois connu d'aucun de ceux qui en furent témoins. Je résolus bien dans ce moment de m'enveloper désormais de ma vertu, & de renoncer aux vanitez de ce monde. Cependant toutes mes résolutions s'évanoüirent à ces nouveaux rayons d'esperance que vous me donnastes pour m'attirer icy. J'y suis venu, & vous voyez comme j'y suis reçu. Je pardonnerois pourtant vo-

lontiers à la Reine toutes ses railleries, si elle exécutoit la proposition qu'elle vous fit dernièrement de me donner une Baronnie de dix mille livres de rente dans le Duché de Breme, quoy que dans les bruyeres de ce pais-là il faille un grand terrain pour produire un tel revenu. Car enfin, Philosophe tant qu'il vous plaira, l'argent ne gêne rien, quand ce ne seroit que pour fournir aux expériences. Le revenu de ma Terre du Peron, que je vendis avec une autre Terre pour la somme de mille écus, ne m'auroient pas mené loin. Mais j'usois d'industrie; mes Amis fournissoient l'argent, & moi les raisonnemens.

Hé bien, luy dit M. Chanut; mais enfin, à quoy vous résolvez-vous? Je vais vous le dire, répond M. des Cartes. Mon dessein vous paroîtra bizarre, mais écoutez toutes mes raisons, & peut-estre l'approuverez-vous. Vous sçavez combien je suis connu en Hollande; j'avois choisi la solitude d'Egmont, comme un

asile contre l'importunité des visites. J'y trouvay du repos dans les commencemens, mais presentement que j'y suis achalandé, ce n'est plus cela. Les Faineans, & les Curieux, Hollandois, François, & Allemans, m'y viennent assassiner de leurs doutes, de leurs problemes, & de leurs objections. On ne peut soutenir toujours cette *qualité onereuse d'Oracle du Genre humain*. Il faut bien se démasquer quelquefois, & revenir à son naturel; & c'est ce qui ne m'est plus permis en ce pais-là. Vous ne sçauriez vous imaginer combien ma pauvre Fille Francine m'a causé d'ennuis, non seulement quand je la perdis, quoy que je l'aye pleurée à me crever les yeux, mais encore quand elle nâquit. Ce fut dans le temps que j'étois occupé à faire des expériences pour mon *Traité de la formation du Fœtus*. Toute cette racaille de Vætius, de Schoockius, de Revius, de Triglandius, s'en formaliserent, & me firent avaler mille couleuvres. Jugez de quoy ces gens-là

se messent. M'informay-je de ce qu'ils font dans leurs ménages ? On n'est point exposé en France à de semblables degouts. Du temps que j'estois en Touraine , & que j'en contoïs à Madame de la Michaudiere , je ne trouvoy point à mon chemin de tels Censeurs. Il est vrai qu'elle prévint les discours par le peu de cas qu'elle fit de ma galanterie ; mais c'est que mon Livre des passions n'estoit pas fait , & que je ne connoissois pas encore les causes & la nature de l'Amour. Les clabauderies de ces Professeurs Hollandois me firent prendre pourtant un peu plus de précautions en quelques autres rencontres pareilles ; car entre nous , la grandeur de mes revelations ne m'empêche point d'estre tenté comme un autre homme. La Mere de cet Enfant , dont les services m'estoient commodes dans ma retraite depuis long-temps , fut contrainte de me quitter , ne pouvant plus soutenir leur babil. On la montre encore au doigt , comme une rareté. Trouvez-vous cela bien agréable ,

B. S.

Monsieur ? On m'a fait pis encore.
 Les Juges d'Utrecht, à l'instigation de
 ce Pedant de Vœtius, m'ont cité &
 condamné comme un criminel. Le
 public a esté susceptible de ces im-
 pressions. Je le remarque *à la contra-*
dition qu'on apporte à mes Livres en les
lisant, & à l'indifference qu'on a pour
les lire. Les Libraires se plaignent qu'ils
n'en ont pas le debit, & refusent d'en
 imprimer de nouveaux. Les marchan-
 dises qu'on apporte icy de Hollande,
 ne sont couvertes que de mes Ecrits,
 & mon Valet Schluter me rapporta
 l'autre jour je ne sçai quelle drogue
 qu'il venoit d'acheter pour moy, en-
 velopée d'une feuille de mes Médita-
 tions. L'eussiez-vous jamais cru, Mon-
 sieur, que j'eusse le déplaisir de voir
 tomber dans un si indigne mépris des
 Ouvrages qui feroient le bonheur de
 ce siecle, si ce siecle estoit capable de
 connoistre son bonheur ? Pour com-
 ble de chagrin, mon Disciple Regius,
 que je me croyois fidèlement attaché
 pour la mort ou pour la vie, que je-

croyois le premier Martyr du Cartes-
sianisme, en est devenu le premier Schis-
matique, & l'a abjuré comme une Hé-
resie. Fut-ce là la cause de vostre rup-
ture, demanda M. Chanut ? car en-
core que cette affaire ait fait beaucoup
d'éclat ; je ne l'ay jamais sçûë à fond.
Ce ne fut pas tant sa revolte, qui le
broüilla avec moy, repart M. des Car-
tes, que la maniere audacieuse dont il
la fit. Comme je luy ay appris tout
ce qu'il sçait, j'estois en droit de l'a-
vertir de ses fautes. Il trouva que je
le faisois un peu trop magistralement.
Cet insolent me traita à son tour de
Visionnaire & d'Enthousiaste ; ma
Metaphysique d'extravagante, d'obs-
cure, & d'incertaine, & ma preuve
de la distinction du corps & de l'ame,
de téméraire & d'indiscrete. Il n'estoit
pas de ma dignité de me commettre
avec un tel brutal ; j'aimay mieux filer
doux, & le laisser là pour ce qu'il
vaut. Tout cela m'a si fort dégoûté de
la Hollande, que j'estois sur le point
de la quitter, quand vous avez per-

suadé à la Reine de m'appeller icy..

Cela estant , dit M. Chanut, pour-
quoy choisiriez-vous une autre de-
meure que celle de vostre Pais ? Si
c'est la solitude que vous cherchez ,
vous trouverez des Egmont en Breta-
gne plus que vous ne voudrez ; car
pour vous parler franchement , il m'a
paru , comme à bien d'autres , quel-
que chose de fantasque & de bourru
dans vostre retraite de Nort-Hollan-
de. Si c'estoit le repos que vous cher-
chiez , combien auriez-vous pû trou-
ver en France de lieux plus commo-
des , plus agreables , & aussi tranquil-
les que vostre Egmont ? Mais on a
bien connu par toutes ces piroüettes
que vous avez faites en Hollande ,
errant de Ville en Ville , & ne vous
fixant jamais en aucun lieu , que ce
n'estoit ny le monde , ny l'embarras
que vous fuyiez. Je vous l'avouë
franchement , répond M. des Cartes ;
car pourquoi déguiser les choses à un
Ami aussi discret que vous estes ? Ce
n'estoient point là les raisons , qui me

faisoient quitter la France, non plus que la chaleur du Climat, que je prenois pour pretexte, comme s'il eust esté contraire à mon temperament, & comme si en me dessechant le cerveau, *il ne m'eust fait produire que des chimeres pour frust de mes Meditations.* Je sçais que la nature nous fait vivre là où elle nous fait naistre, & que ce n'est pas tant la disposition de l'air que celle de nostre esprit, qui nous fait produire des chimeres. C'est encore moins l'obligation de paroistre à la Cour, qui m'a chassé de mon país. Je crois que j'aurois pû demeurer sur mon paillet, sans qu'on se fust apperceu à la Cour de mon absence. Mais la liberté philosophique pour laquelle j'ay toujours esté fort passionné, me faisoit craindre la delicatesse des Theologiens, & les censures de la Sorbonne. Si les Protestans de Hollande, à qui tout est bon, n'ont pû me souffrir, qu'eussay je dû attendre des Thomistes, des Scoristes, & des Jesuites, gens si pointilleux, & irritez du mépris que j'ay

fait d'Aristote ; J'ay bien peur neanmoins que toutes mes précautions ne me défendent pas toujours de l'Indice Expurgatoire. Vous ne me proposeriez pas de me retirer en Bretagne , si vous sçaviez la raison que j'ay de m'en éloigner. Je n'y puis penser sans douleur , ny vous la dire sans confusion. Mes Proches ont de la peine à m'avouër pour leur Parent. Ils ne me connoissent que sous le *titre odieux de Philosophe* , & ne me regardent que *comme la honte de leur race*. D'ailleurs , la vivacité des esprits François ne me paroist pas une disposition propre à recevoir mes dogmes. Je crus trouver dans ces entendemens Hollandois , dans ces testés Frisonnes, dans ces cerveaux Vestphaliens , quelque chose de plus mou , de plus souple, & de plus maniable. Toutes les disgraces que ma doctrine m'a attirées de la part de ces gens là , m'ont bien desabusé. Si j'en estois le maistre , je ne voudrois que des Femmes pour mes Disciples. *Je les ay trouvées plus douces , plus patientes ,*

plus dociles. Je ne vois pas néanmoins, dit M. Chanut, que vous ayez beaucoup à vous louer de la docilité de cette Reine-cy. Aussi, repliqua M. des Cartes : affecte-t-elle l'air & les manieres des hommes. Mais quoy qu'il en soit, le dessein que j'ay conçu, me dédommagera, comme j'espere, de tout le passé.

Tandis que M. des Cartes parloit ainsi, M. Chanut l'écoutoit avec beaucoup d'attention, & croyant qu'il alloit cesser de parler; continuez, dit-il, je vous prie, car j'ay une extrême impatience de sçavoir vostre dessein. Je n'en ay pas un moindre, lui répondit M. des Cartes, de vous le dire. Vous sçauvez donc, Monsieur, qu'un Professeur de l'Académie d'Upsal, m'écrivit dernièrement, pour me consulter sur quelque'un de mes principes. Sa Lettre me fut apportée par un de ses Ecoliers. La physionomie de ce jeune homme, qui me parut un peu sauvage, me donna la curiosité de sçavoir son Pais. Il m'apprit qu'il estoit Lapon.

Je fus bien aisé de voir un homme de ce Pays-là , dont j'avois ouï dire de si étranges choses ; & pour connoître son genie , je lui fis diverses questions sur la Philosophie qu'il étudie , & je vous avouë que je fus surpris de la pénétration & de la netteté de son esprit. Je voulus aussi me servir de cette occasion pour connoître la Nature de la Lapponie. Je l'arrestay pour cela un jour entier , & il m'apprit mille choses curieuses qui me seront fort utiles pour ma Physique. Pour ne vous tenir point plus long temps en suspens , je pris dès ce moment la résolution de me retirer en ces quartiers-là. J'y trouverai le repos & la solitude que je cherche , j'y ferai des Disciples plus fidelles , plus dociles , & plus reconnoissans qu'aucuns de ceux que j'ay pris soin d'instruire jusqu'à cette heure. Ce seront des tables rases sur lesquelles je pourray tracer les premiers traits de la vérité , sans craindre l'obstacle des préjugés. Je pourray d'ailleurs y envisager la Nature d'un

costé qu'on ne la connoist point. J'ay eu inclination pour le Nord. Vous ne sçauriez vous imaginer combien la Nord-Hollande m'a appris de singularitez de la Nature, que je n'aurois jamais apprises en France. Ce sera toute autre chose en Lapponie. Les Phenomenes de ce Pays-là, les longs jours d'Esté sans nuit, les longues nuits d'Hiver sans jour, les crepuscules prématurez, causez par les refractions, cette Aurore Boreale sur laquelle M. Gassendi s'est mis à raisonner : les minéraux, les animaux, les plantes, les hommes mêmes, tout cela merite d'estre veu de près. Mais principalement ces Spectres qui apparoissent si souvent, ces Demons en forme de mouches, ces boules animées, & enchantées, ces cordons dont les nœuds estant défaits excitent des tempestes, ce trafic qui se fait des vents parmy ces Peuples, le pouvoir qu'ils ont d'arrester les Navires en pleine Mer, au milieu de leur course; & sur tout les effets étonnans de leurs

Tambours Magiques ; toutes ces choses me donneront de grandes lumières pour connoître la fin des choses naturelles, & le commencement des futures.

Mais quoy , Monsieur , continua M. des Cartes , je vous vois hauffer les épaules & froncer le sourcil. Est-ce qu'un dessein si raisonnable vous choque ? Il me choque assurément , reprit M. Chanut , & plus que vous ne sauriez croire , car vous ne voulez pas qu'on vous flatte. Comment en bonne foy une fantaisie si extravagante a-t-elle pu entrer dans une teste comme la vostre ? Quoy ? vous vous résoudriez à quitter , pour ainsi dire , le commerce du Genre humain , pour vous aller reloguer parmi des Bestes feroces, qui n'ont rien d'humain que la figure , & dans un climat où vous trouverez plus veritablement que vous ne dites, la fin des choses naturelles ? La pensée seule m'en effraye. Mais que diront vos Amis , & vos Ennemis ? Les uns diront que la cervelle vous aura tou-

né , & s'en réjouïront ; les autres seront forcez de l'avouër , & s'en affligeront. J'ay préveu tout cela, répondit froidement M. des Cartes , & je ne serois pas Philosophe, si je m'en alarmois. Epimenide fut-il deshonoré pour avoir fait une retraite de cinquante & sept ans , étudiant la Nature dans la solitude , sans avoir aucune société avec les hommes , & feignant à son retour d'avoir dormy tout ce temps là ? Bien loin d'estre deshonoré , il passa pour un Dieu , & ses Compatriotes luy firent des sacrifices. Les longues absences , & les grands voyages de Pythagore, luy valurent le mesme honneur , & ses Disciples le prirent pour l'Apollon des Hyperboréens. Il est vray qu'Abaris , l'un d'entr'eux , les induisit dans cette opinion. Il étoit Hyperboréen luy-mesme , & il avoit esté Prestre d'Appollon dans son Pays. Il en estoit party pour venir prendre des leçons de Pythagore ; & il assura ses compagnons qu'il reconnoissoit Apollon sous la figure

de leur Maître. Zamolxis , Valet du mesme Pythagore , autre Philosophe du premier ordre , quoyque fort du fond du Nord , fut estimé estre Saturne par les Getes ses Compatriotes ; & il ne seroit jamais parvenu à cette gloire , s'il n'avoit eu l'adresse de se cacher pendant trois ans dans une logette souterraine qu'il s'étoit préparée. Les Lapons valent bien les Hyperboréens , & les Getes : & c'est une grande erreur que de croire que les peuples du Nord soient si brutaux , témoins ceux que je viens de vous nommer , témoin Anacharsis Scythe , qui fut mis par les Grecs au nombre des Sages , témoin Orphée. Poëte & Philosophe de si grande réputation , qui naquit dans le fond de la Thrace ; & témoin encore ce jeune Lapon que j'ay entretenu. Et il ne faut pas que vous vous imaginiez que pour estre dans la Lapponie , je renonce au commerce des hommes , & de mes anciens Amis. Vous me verrez au coin de vostre feu , lors que

vous y penserez le moins. Comment l'entendez-vous , dit M. Chanut ? C'est un grand secret , repliqua M. des Carres , mais je n'ay rien de secret pour vous.

Scachez , donc Monsieur , que dans ma jeunesse je vins en Allemagne , & m'engageay dans les Troupes du Duc de Bavière , pour y servir , non en Soldat , mais en Philosophe , c'est-à-dire , non pour faire la guerre , & m'engager dans les occasions , *mais seulement pour en estre spectateur.* Je commençay donc ma Campagne par me mettre en quartier d'Hyver dans une chambre garnie. Ce fut alors que je m'abîsmay dans mes pensées Philosophiques ; & comme j'étois au fort de mes méditations il m'arriva pendant une nuit qui suivit une soirée du jour S. Martin , après avoir un peu plus fumé qu'à l'ordinaire , & ayant le cerveau tout en feu , de me sentir saisi en dormant d'une espece d'enthousiasme pendant lequel je fus favorisé de visions & de revelations merveil-

ses. *L'esprit de verité descendit sensiblement sur moy , & m'ouvrit les tresors de toutes les sciences; & mesme il me fit connoistre les principaux evenemens qui m'étoient préparez dans la suite de ma vie.* Je songeay entr'autres choses qu'on m'avoit fait present d'un Melon , ce qui me présageoit les douceurs que je devois goûter dans la solitude ; & c'est ce qui me déterminâ dans la suite à me retirer dans la Nord Hollande , & ce qui me fait résoudre encore à m'aller cacher dans la Lapponie. Il est vray que ces visions me jetterent dans l'ame de grandes frayeurs, quoy que *le Genie qui excitoit en moy cet enthousiasme m'eust prédit ces songes avant que je me misse au lit : & je ne pus calmer mon esprit que par le Vœu que je fis d'aller en pelerinage à Nostre Dame de Lorette , & que j'accomplis quelque temps après.*

M. Chanut l'interrompit à ce discours , pour luy demander comment il avoit reconnu que toutes ces visions

étoient des revelations du Ciel , & non pas des songes ordinaires , excitez peut-estre par les fumées du tabac , ou de la biere , ou de la mélancolie. Je l'ay reconnu par ma methode & par l'Analyse , luy répond brusquement M. des Cartes. J'ay pris ces revelations pour vrayes , parce que je les ay reconnues certainement & clairement pour estre vrayes. J'ay examiné en particulier chacune des causes que je pouvois avoir de douter de leur verité ; j'ay disposé par ordre les reflexions que j'y ay faites , en commençant par ce qu'elles avoient de plus simple : & enfin je n'ay laissé passer aucune des difficultez , que peut fournir cette matiere sans l'examiner. Est-ce là ce que vous appelez vostre methode , reprit M. Chanut ? Assurément, répond M. des Cartes, & elle est si seure , que je sçais par cette voye tout ce qui est vrai , & tout ce qui ne l'est pas , comme je sçais qu'un & un sont deux. Je ne vois pas bien , lui dit M. Chanut , comment vous pourrez

découvrir par là qu'un Melon signifie la solitude , & je doute fort que vous puissiez apprendre ce secret à vos Lapons. C'est en quoy cette methode est admirable, repliqua le Philosophe, de deterrer des veritez si éloignées de la raison humaine. Mon Systeme est composé d'une infinité d'autres pareilles , qui ne sont à l'usage que d'un petit nombre d'esprits d'une trempe singuliere , & que je n'ay découvertes que par ce secours. Quoy qu'il en soit, l'impression que ces visions firent dans mon ame , fut si forte , que j'en fus troublé pendant plusieurs jours; & elle duroit encore , lors que j'entendis parler pour la premiere fois des Freres de la Rose-Croix. Vous sçavez , je croy , Monsieur , quelles gens ce sont qu'on appelle ainsi. J'ay oui dire , repliqua M. Chanut , qu'il y en a de deux sortes ; les uns sont trompeurs , & les autres trompez. Ils ne sont ny l'un ny l'autre , repartit M. des Cartes. Je l'ay cru comme vous , mais j'en suis desabusé. Ce sont des gens inspirez

inspirez extraordinairement de Dieu pour la reformation des sciences utiles à la vie des hommes , de la Medecine, de la Chymie , & generalement de toute la Physique. Ils meslent à ces connoissances un peu de cabale & des sciences occultes. Ils vivent en apparence comme les autres hommes , mais en effet fort différemment. Ils observent le Celibat ; ils aiment la solitude ; ils pratiquent la Medecine sans interest ; & ils sont obligez de se trouver tous les ans à un Chapitre General de la Confrairie. Ce qu'on me rapportoit d'eux , me donna une grande curiosité de les connoistre : particulierement ces secrets qu'ils avoient de se rendre invisibles, quand ils vouloient , de prolonger leur vie sans maladie jusqu'à quatre & cinq cens ans , & de connoistre les pensées des hommes. Le soin qu'ils prennent de se cacher , fit que j'eus de la peine à découvrir quelqu'un de cette Secte ; mais enfin j'en vins à bout. On me fit connoistre un des Freres. Celuy-là

Sept. 1692.

C

m'en fit connoistre d'autres : & je fus enfin présenté aux Superieurs majeurs. Je fus charmé des merveilles que l'on me fit voir , & je ne balançay pas un moment à demander d'estre reçu. On accorda sans peine cette grace aux bonnes dispositions qu'on remarqua en moy. Je fis mon Noviciat , & ensuite ma Profession. J'ay passé depuis par tous les degrez de la Confrairie , & j'ay enfin esté élu un des Inspecteurs. L'exaétitude avec laquelle je me suis assujetti aux Statuts , m'a mérité cet honneur. J'ay renoncé au Mariage : j'ay mené une vie errante ; j'ay cherché l'obscurité & la retraite : j'ay quitté l'étude de la Geometrie , & des autres Sciences pour m'appliquer uniquement à la Physique , à la Medecine , à la Chymie , à la Cabale , & aux autres Sciences secretes. Je me souviens bien , luy dit sur cela M. Chanut , d'avoir entendu dire alors à Paris que vous estiez Frere de la Rose Croix , & que vous prétendiez établir cette Secte en France ;

mais on me dit en même-temps que ces discours ne vous plaisoient pas , & que vous faisiez tout vostre pouvoir pour en desabuser le monde. Comment accordez-vous cela avec ce que vous me contez ? Fort bien , répond M. des Cartes. M'eussiez-vous conseillé de l'avouer , & ne connoissez-vous pas le Peuple ? Tout le monde m'auroit regardé comme un Sorcier ; & d'ailleurs , ne viens-je pas de vous dire que les Statuts de la Secte défendent aux Confreres de se faire connoître ? Je l'avoüay à mes bons Amis , le Pere Mersenne , & l'Abbé Picot , & je fis devant eux des tours du métier, dont le bon Pere étoit souvent effrayé , & en avoit de grands scrupules. Vingt fois il m'a trouvé dans sa Cellule , lors qu'il me croyoit en Poitou ; & vingt fois je luy ay redit non-seulement tout ce qu'il avoit dit & fait dans mon absence , mais même ce qu'il avoit pensé. Ne vous souvient-il point d'avoir veu quelquefois en ces temps-là mes Amis en



peine de moy , ne sçachant ce que j'étois devenu ? J'estois parmy eux , au beau milieu de Paris ; & je me donnois un plaisir , que les Rois ne se peuvent donner. Je jouïssois de ma reputation sans soupçon de flatterie , & je connoïssois mes vrais Amis & mes Ennemis. Je ne vous dis pas plusieurs autres avantages que j'ay tirez de cette Secte. Les principaux sont que je suis assuré de cinq cens ans de vie , sauf à prolonger si le cas y écheoit ; & d'une vie accompagnée d'un agrément infini , puisque sans l'anneau de Gyges , & sans le casque de Pluton , j'auray le plaisir de penetrer ce qu'il y a de plus secret dans les actions des hommes ; & non seulement dans leurs actions , mais encore dans leurs pensées. Je défie les Peripateticiens d'en faire autant , & c'est-là , si je ne me trompe , ce qui s'appelle jeter de la poudre aux yeux des anciens Philosophes qu'on a tant vantez ; d'Epimenide qui n'a vécu que deux cens quatre-vingt-dix-neuf ans , & n'a-

pu parvenir aux trois cens ; d'Abaris qui étoit porté en l'air , & traversoit les Terres & les Mers , monté sur une flèche d'or , qu'Apollon luy avoit donnée , & dont Pythagore , à qui il la donna , fit un si bon usage , qu'on le vit en un mesme jour à Metaponte en Italie , & à Taurominium en Sicile ; & d'Apollonius mesme qui se vanroit de connoistre les pensées des hommes , quoy qu'il donnast ensuite mille marques qu'il les ignoroit. Or le principal fruit que je prétens retirer de tous ces biens , c'est l'avancement de ma Philosophie ; & voici comment. Vous sçavez que les Lappons , par le moyen de leurs tambours magiques , sont portez en esprit par tout où ils veulent , & que dans vingt-quatre heures ils en rapportent des nouvelles certaines , & des marques reconnoissables. J'enverray ces gens-là à la découverte. Je scauray quel sera l'état de ma Secte à Paris , à Leyde , à Utrecht , & ce qu'on dira de moy à Stockholm , & selon les be-

soins-jem'y transporteray. Je me ferai connoître à mes sages Amis , & à mes fidelles Disciples. Je leur donnerai les conseils , & les preceptes nécessaires pour la propagation de ma Secte , & pour l'extirpation du Peripateticisme. Quand quelque homme de mauvais sens s'élèvera contre ma Doctrine , je lui susciterai des Adversaires à qui je fournirai des distinctions captieuses , des termes équivoques , des expressions ambiguës , propres à arrêter tout tout les plus fins Dialecticiens : dont pourtant je ne laisserai pas de défendre l'usage par mes preceptes , pour pouvoir m'en servir plus sûrement. Je les aguerrirai contre toutes sortes d'objections , & quand ils seroient pris en flagrante contradiction , comme il m'est arrivé quelquefois , je leur épaisirai le front pour ne s'en point étonner , & pour se sauver hardiment sur quelque solution specieuse. Et je n'attendrai pas autant de siècles qu'Aristote pour avoir une aussi longue liste de Commentateurs

que lui. En cinq cens ans de vie, on fait bien des affaires.

Quelque bonne opinion que M. Chanut eust de la sagesse de M. des Cartes, il ne laissa pas d'estre choqué de l'irregularité de tous ces desseins, & il voulut quasi se repentir de son estime, & croire que la meditation continuelle, & la longue contention de cet esprit sublime, en avoit un peu relâché les ressorts. Il aimait mieux néanmoins se défier du sien, selon sa modestie ordinaire. Il ne laissa pas pourtant de luy représenter les inconveniens de cette entreprise, combien elle estoit indigne de la sincerité d'un Philosophe, à combien d'accusations, de reproches, & de railleries il exposeroit sa Secte; combien la Reine & toute la Cour seroient choquées, quand elles le verroient abuser de la simplicité de ses Sujets, & employer des moyens, que le Christianisme juge criminels, & qu'il tâche d'abolir, pour satisfaire une vaine curiosité. M. des Cartes n'estoit pas hom-

me à se rendre à de telles raisons , il tint bon contre de si sages remontrances , & crut , ou feignit de croire qu'elles ne venoient que du défaut d'amitié. M. Chanut ne pût résister à un soupçon si injurieux. Puisque vous expliquez si mal , dit-il , les avertissemens d'un Ami fidelle , je veux bien sacrifier mon devoir pour vous. Prenez telle résolution qu'il vous plaira ; je vous promets , non pas de l'approuver , mais de ne m'y opposer point , & de vous garder le secret. C'est tout ce que l'amitié peut exiger de moy. Mais après tout , comment espérez-vous donc sortir d'icy , Disparoistrez-vous tout d'un coup devant la Reine , comme fit Apollonius devant Domitien ? Prendrez vous congé d'elle ? Luy ferez-vous confidence du lieu de vostre retraite ? Rien de tout cela , repart M. des Cartes. J'ay imaginé un moyen plus seur & plus commode que tous ceux que vous me pourriez proposer. Je vous le communiquerois volontiers , si je ne crai-

gnois d'inquieter la délicatesse de votre morale , & de mettre à une épreuve trop difficile , la gravité de votre caractère. Vous trouverez donc bon , s'il vous plaist , que je ne vous en dise rien. M. Chanur le trouva meilleur que M. des Cartes ne vouloit , craignant d'entrer dans une conduite qui lui paroissoit s'écarter un peu des routes ordinaires de la droite raison. Le moyen que le Philosophe imagina pour sortir de Suede , fut de faire semblant d'estre malade , puis de mourir , de se faire enfin enterrer ; & cependant de se retirer *incognito* chez son Lappon. Il ne reçut dans cette confidence que son fidelle Valet Schluter pour les services ordinaires ; un François de sa Secte moitié Chirurgien , moitié Medecin , pour le gouverner dans sa maladie , & le faire mourir par les formes ; & pour avoir soin de son ame , un Ecclesiastique Savoyard , enfariné de la Philosophie ancienne , & curieux de la nouvelle , qui se trouva à Sto-

ckholm sous un habit de Cavalier, & qui s'étoit fait connoître à lui. Il assembla ces trois Personnages, & après les avoir engagez au secret par de grands sermens, il leur proposa ce nouveau Systeme de supercherie qu'il avoit imaginé. Ces Messieurs en admirerent la subtilité, & l'assurerent du secours de leur ministère. Il fut arrêté entr'eux, qu'il commenceroit à se trouver mal dès le lendemain, qu'il garderoit le lit, & qu'il feroit semblant d'être assoupi, & d'avoir le cerveau attaqué pour avoir lieu de ne parler à personne, non pas même à son Hôte & son Ami M. Chanut, & encore moins à Madame l'Ambassadrice, sans avoir égard aux droits sacrez de l'Hospitalité; & de ne se laisser voir qu'à ceux qui seroient du complot. & qu'il feroit venir cependant son nouveau Disciple Store (car c'est ainsi que s'appelloit son Lapon) qu'il s'embarqueroit avec lui, & iroit surgir à la coste d'Uma, Ville de Laponie, près du Golfe Botnique. Vous

n'y songez pas , l'interrompit le Prêtre Savoyard : cette Mer est presentement toute glacée. Je ne songeois pas en effet à cela , repart M. des Cartes ; mais les traîneaux tirez par des Rennes ne nous manqueront pas. Mon Lapon sera mon guide ; il aura soin de l'équipage ; d'Uma il me conduira dans sa cabanne , & sera bien fin qui m'y découvrira , & de peur que cela n'arrive , je prendray un autre nom. Ce sera là le siege de la verité , & la Metropole de la bonne Philosophie, Elle n'est pas éloignée de l'Ecole de Lyksala , d'où Store m'amenera plusieurs de ses anciens Camarades qui y étudient , & plusieurs de ceux qu'il vient de quitter à Upsal , & qu'il se promet de faire revenir dans ce quartier-là ; & comme Ovide apprit aux Getes à faire des Vers , j'apprendray aux Lapons à se servir si utilement de leur raison , qu'il n'y aura point d'Hibernois herissé de Syllogismes , qui tienne devant eux.

Pour executer les choses comme

elles avoient esté proposées ; M. des Cartes commença dès le lendemain à se plaindre d'un grand mal de teste. Il ne mangea point pendant tout le dîner , quelque soin que prît Madame l'Ambassadrice de lui servir tout ce qu'elle croyoit plus propre à réveiller son appetit. Il se mit au lit l'aprèsdînée. On laissa le moins de jour que l'on put dans la chambre pour tenir cachée la bonne couleur du Malade ; & le soir, quand le monde fut retiré, M. des Cartes se leva en robe de chambre, & soupa fort bien avec son Medecin, de ce que son Valet avoit apporté en cachette dans une Garderobe. Cela se pratiquoit ainsi d'ordinaire dans la suite, & ce Medecin ne laissoit pas de reserver encore assez d'appetit ; pour souper une seconde fois avec M. & M. Chanut, lors qu'il alloit leur rendre compte du progrès de sa visite : & il ne perdoit pas cette occasion de leur faire entendre que la teste & la poitrine du Malade estant principalement attaquées, il estoit

tres-important qu'il vîst fort peu de monde , & ne parlaſt point du tout. Le Savoyard venoit de temps en temps au commencement comme Amy , & enſuite comme Miniſtre neceſſaire à un homme qu'on jugeoit en danger de mort , & prenoit part cependant à ces petits ſoupers ſur l'aſſiette , qui ſe faiſoient à la dérobee dans la chambre de M. des Cartes , & Dieu ſçait comme ils ſe divertifſoient du ſucces de cette farce , aux dépens des bons Suedois , & quelquefois meſme de M. Chanut avec ſes ſcrupules. Les viſites de M. VVealles , Hollandois , Medecin de la Reine , & envoyé par elle les embarrasſa ; Mais M. des Cartes ſe tira d'affaires en le querellant , & le chasſant fort rudement de ſa chambre , & défendant d'y rentrer. Le Medecin, qui depuis qu'ils s'eſtoient connus en Hollande , ne l'aimoit guere , & ne l'eſtimoit point du tout , n'eut pas de peine à avoir cette complaiſance pour luy ; & de ce jour il ne gouverna ſa maladie que par l'entremi-

se & sur les rapports du Medecin François. Ce fut sur ces rapports qu'il fit son pronostic , & condamna le Malade à mourir dans trois jours. Dans le conseil secret qui se tint le soir entre les Auteurs de la Comedie on ne jugea pas à propos de perdre l'occasion que leur presenta ce pronostic , pour rendre la mort de M. des Cartes plus vrai - semblable. Elle fut arrestée au troisiéme jour ; mais l'indiscretion de Schluter pensa gâter tout le mystere. Le Malade toujours bien beuvant & bien mangeant , eut envie de manger des panais le jour qui luy avoit esté marqué pour mourir. Schluter, au lieu de les luy apprêter dans sa garderobe ? comme il luy aprestoît tous les jours à manger , pria le Cuisinier de Chanut de les luy faire cuire , pendant qu'il alloit à quelque autre commission. Les Domestiques qui virent préparer ce mets , & qui sçavoient qu'il estoit au goust de M. des Cartes , crurent assurément qu'il estoit guery , n'ayant jamais vû d'a-

gonisant manger des panais. Schluter qui reconnut la sottise, eut bien de la peine à la réparer, en jurant qu'il les avoit fait apprêter pour luy mesme, & que son Maître luy avoit appris à les aimer; & pour le mieux persuader il les mangea devant eux, & en alla promptement faire cuire d'autres dans sa chambre. Enfin l'heure fatale du trépas arriva. On eut soin de tenir toujours les rideaux bien fermez: L'Ecclesiastique qui l'assistoit dans cette extremité, & qui estoit bon Predicateur, s'étendit en longues remontrances, & fort pathétiques. M. des Cartes attendoit qu'elles fussent finies pour le dernier soupir, & l'Ecclesiastique attendoit qu'il le rendist pour finir, faute d'avoir bien concerté cet acte important de la piece. Enfin ce dernier se lassà, & finit, & couvrit le visage du Mort. Les Valets pleurèrent, Schluter fit le desesperé, & M. & M^e Chanut touchés d'une véritable douleur, s'enfermerent, & ne voulurent voir personne. Mais quand

tout le monde fut retiré , les trois
 Confidens remonterent secretement
 pour voir comment se portoit le Dé-
 funt. Ils le trouverent en mauvaise
 humeur contre ce bon Ecclesiastique ,
 de sa longue exhortation. A quoy
 pensiez-vous donc , Monsieur , luy
 dit-il , de me tenir si long-temps en
 cet état ? Où en estions nous s'il m'a-
 voit pris envie de tousser ou d'éter-
 nuër ? Croyez-vous qu'on puisse four-
 nir à estre quatre heures à l'agonie ?
 Il ne s'agit plus de cela , interrompit
 l'Ecclesiastique ; il faut penser à vostre
 enterrement. J'y ay pensé , répondit
 M. des Cartes , vous pouvez me ren-
 dre un tres-bon office , & contribuer
 à mettre ma Secte en grande réputa-
 tion , si vous pouvez persuader à M.
 Chanut , qu'avec son adresse ordina-
 ire il obtienne de la Reine qu'elle me
 fasse enterrer dans l'Eglise de l'Isle des
 Chevaliers , où l'on a coutume d'en-
 terrer les Rois & les Grands Seigneurs
 du Royaume , & qu'elle veuille ho-
 norer ma sepulture de quelque Monu-

ment , qui marque au public , & à la Postérité , la veneration qu'a eue cette Princesse pour la saine & veritable Philosophie. A ce discours le Prestre complaisant part de la main , & va travailler auprès de M. Chanut , pour satisfaire la noble ambition du Philosophe. Il n'y travailla pas longtemps. M. Chanut estoit facile , & il estimoit le Défunt: Il promit tout ce qu'on voulut , & des l'apresdînée il alla voir la Reine ; & après luy avoir rendu compte de ce qu'il croyoit savoir de la maladie & de la mort de M. des Cartes ; Comme je ne doute pas , Madame , dit-il , que vostre Majesté ne veuille permettre qu'un homme que son merite a mis hors du commun des autres hommes pendant sa vie , soit distingué d'eux après sa mort , & qu'il soit enterré avec les Seigneurs de vostre Royaume , je me suis reservé pour ma part d'en faire toute la dépense ; & je pretens luy faire dresser un tombeau de Marbre le plus magnifique qu'il me sera possible.

Ce discours ne fut pas reçu de la Reine comme il avoit cru. Elle répondit froidement que le Marbre seroit difficile à trouver en Suede, & les Ouvriers encore plus. M. Chanut voyant son artifice inutile, se repentit de s'estre si fort engagé ; mais enfin la qualité de Philosophe , le mépris des honneurs & des pompes du monde furent les prétextes dont on se servit pour faire des Funerailles sans ceremonie. Tandis que les choses se dispoient , une busche emmaillottée proprement par les soins de Schluter , aidé de l'Ecclesiastique , fut honorée du caractère représentatif du Prince des Philosophes , & enfermée dans une biere. M. des Cartes cependant caché dans un grenier prêtoit attentivement l'oreille aux regrets & aux éloges , qu'il ne doutoit pas que le Public ne fît de luy ; mais du lieu où il estoit il n'entendit rien. S'il n'eut pas ce plaisir , il en eut un autre assez rare , qui fut de voir passer son enterrement. La magnificence du sepulcre se reduisit par

provision à une machine de bois couverte de toile peinte , & chargée sur les quatre faces de superbes Inscriptions , & de louanges demesurées ; le tout à juste prix. M. des Cartes qui s'étoit chargé du soin de composer ces Ouvrages , ne se les étoit pas épargnez , fondé sur l'ancienne maxime , qu'on doit louer les gens après leur mort. Mais il arriva quelques jours après qu'un certain Peripateticien d'Osnabrug , qui voyageoit en Suede , sçeut je ne sçais comment que M. des Cartes avoit fait luy-mesme ces Inscriptions pendant sa maladie , & ignorant les regles des Epitaphes , qui appellent les choses par des noms honorables , & lisant ces paroles , *sub hoc lapide* ; Est-ce ainsi , dit-il , que le Restaurateur de la verité nous en donne à garder encor après mort ? & il ajouta furtivement & méchamment ce mot avec du charbon , *ligneo*.

Cependant le Lappon Store avoit préparé des traîneaux pour porter M. des Cartes en son país. Il les posta.

prés de Stockholm , dans un Village dont on étoit convenu , & vint querir M. des Cartes dans l'obscurité de la nuit. Il partit avec son valet Schluter & son futur Disciple Store , après les avoir chargez tous deux de son petit équipage Philosophique. A l'aide des Rennes , & à la faveur des glaces & des neiges que la rigueur du froid avoit fort endurcies , ils arriverent en peu de jours à Uma , & de-là dans la cabane de Store. Les Lapons reçoivent charitablement tous les Etrangers. Cette inclination jointe à la recommandation & aux soins de Store , fit que M. des Cartes fut reçu avec beaucoup de caresses. Cet accueil le charma. Il fut logé dans une cabane séparée, qui luy avoit été dressée. Tandis qu'il s'y accommodoit , Store retourne à Upsal pour lui lever des Disciples. Il leur dit qu'un grand Docteur étoit venu de bien loin dans leur pais, qui promettoit de leur apprendre tout ce qui est , ce qui a été , & ce qui sera ; qui se moquoit de tous les Professeurs.

d'Upsal , & de leur Philosophie , qui n'étoit pas si severe qu'eux , quoy que ce qu'il disoit fust bien plus difficile à comprendre , & encore plus difficile à croire que ce qu'ils disoient ; que c'étoit un fort bon homme , assez fait comme eux , & qu'ils prendroient aisément pour un de leurs Compatriotes , à la petitesse de sa taille , à la grosseur de sa teste , à la noirceur de son poil , & à la couleur olivastre de son teint. Il en débaucha sept ou huit par ces discours. Quatre ou cinq autres sur de pareilles remontrances deserterent l'Ecole de Lyksala , & le suivirent. Quand ils se furent tous rendus auprès de leur nouveau Maistre , il ne tarda pas à faire l'ouverture de ses leçons.

Vous envoyer des Vers de l'Illustre Madame des Houlières, c'est vous faire un vray present. En voicy de sa façon, pour M. l'Abbé de Lavau , au jour de S. Louïs , qui estoit celuy de sa Feste.

BOUVET.

IL est aujourd'hui votre Feste,
Et de ces agréables fleurs,
Dont le temps ne sçauroit effacer les
couleurs,

Ma main devoit Abbé couronner
votre tête.

Mais hélas ! depuis quelques jours
Je cherche en vain sur le Parnasse
Ces vives fleurs, que rien n'efface.
Et que vous y cueillez toujours.

Que vous donner donc en leur
place ?

Un simple bon jour ? C'est trop
peu.

Mon cœur ? C'est un peu trop, quoy
que sa saison passe,

Il ne faut mesme pas, de votre pro-
pre aveu,

Que jamais de son cœur mon Sexe
se défasse ;

Et d'ailleurs, dans le train où vous a
mis la Grace,

Train, qui chez vous n'est point
un jeu ,
Le present d'un cœur embarrasse.



Je sçay que depuis quelque temps
On donne pour Bouquet des Bijoux
importans ;

Mais quand vous verrez la fortune ,

Demandez-luy si dans ces lieux
Où les Muses chantent le mieux ,
Elle daigne en mettre quelqu'une
En pouvoir de donner des Bijoux
precieux.



Pas une des neuf Sœurs par elle n'est
aidée.

Abbé, le nom de bel esprit

Icy ne donne point d'idée ,

De gloire , d'aise , de credit ,

Comme de certains noms , qui d'a-
bord qu'on les dit ,

Tout pauvres qu'ils sont pareux-
mesmes ;

*Remplissent l'esprit de tresors,
De voluptez, d'honneurs suprêmes;
Par tout excellens passe-ports
Des vices de l'ame & du corps.*



*Je m'égare, & je moralise
Peut-estre un peu hors de saison.
Qu'y faire ? malgré la raison,
Dans tout ce qu'on écrit on se ca-
ractérise.*

*Cependant revenons à nous ,
Tâchons par des souhaits à nous
tirer d'affaire.*

*Je sçay que c'est ne donner guere
Mais ceux que la Nature a formez,
comme nous ,*

*D'un limon moins grossier que le li-
mon vulgaire ,*

*Trouvent des charmes aussi doux
Dans les souhaits d'un cœur sin-
cere ,*

Que dans les plus riches Bijoux.

Ce



Ce n'est ny du Sçavoir, ny de l'esprit
solide ,
Ny de la pieté qu'il faut vous sou-
haiter ,
Vous en avez assez, Abbé , pour en
prêter.

Est-ce une conduite rigide ?
Est-ce une probité sur quoy pouvoir
compter ?
Encor moins ; vostre cœur jamais ne
vous expose.

Aux déreglemens, aux noirceurs
Que la foiblesse humaine cause,
Et sur le merite & les mœurs
On pourroit défier les plus fins Con-
noisseurs
De vous souhaiter quelque chose.



Tout ce qu'une Femme refout,
Arrive , bien ou mal , comme il est
dans sa teste.
Je veux par des souhaits célébrer
vostre Feste

Sept. 1692

D

*Et j'en trouve un à faire enfin selon
mon goust.*

Je ne sçay s'il sera du Vostre.

Abbé, te voicy sans façon.

Saint Louis est vostre Patron,

Louis le Grand en est un autre,

*Au gré de bien des gens pour le moins
aussi bon.*

*Que pour vous faire un sort qu'il
soit digne d'envie,*

*Leurs soins à vostre égard se parta-
gent ainsi.*

*Que l'un, lors qu'à cent ans vous
sortirez d'icy,*

*Vous procure les biens de l'Eternelle
Vie,*

*Et que l'autre vous rende heureux
dans celle-cy.*

Je vous parlay dans ma Let-
tre du mois passé, de la mort
de M. le Marquis de Saint-
André, premier President au

Parlement de Dauphiné. Depuis ce temps-là j'ay receu la Lettre dont je vous fais part. Elle est de M. Allard, President en l'Election de Grenoble, & vous instruira plus à fond de ce qui regarde la Personne & la Famille de cet illustre Défunt.

LE 22. du mois d'Aoust 1692. à onze heures du soir est mort âgé de 63. ans, Messire Nicolas de Prunier, Chevalier, Marquis de Virieu, Seigneur de S. André, Conseiller du Roy en tous ses Conseils, Premier President au Parlement de Grenoble, Commandant dans le Dauphiné, en l'absence du Gouverneur & du Lieutenant General; cy-devant Ambassadeur, pour le Roy auprès de la République de Venise. Il estoit ce-

lebre par une sagesse admirable , illustre par sa naissance , renommé par sa conduite , profond par son sçavoir , estimé du Roy , considéré par ses Ministres , reveré dans son Corps , & aimé de tous le monde , avoit esté Conseiller en ce Parlement , dont il fut fait President en 1650. & enfin Premier President en 1680. & dans ces Charges il a toujours fait connoistre tant de justice & de probité qu'il en avoit acquis le titre d'un parfait Magistrat.

Pendant qu'il a commandé dans cette Province , tous les soins que la politique , la raison , la bonne foy , & la vigilance ont pû demander dans un si pensible employ , il les a toujours également & judicieusement employez , & jamais prudence n'a esté considérée avec plus de veneration & de respect , que la

sienne l'a esté parmy les Venitiens, qui en ont toujours pratiqué les maximes, & qui sont les plus sages Republicains du monde.

Sa famille est originaire d'Anjou, & porte de Gueules à la Tour d'Argent, portillée & crenelée de Sable, surmontée d'une autre Tour de mesme.

Pierre de Prunier, Seigneur de Prunier en Anjou, & de la Bresche-Persey, près de l'Isle Bonchard, vivoit l'an 1450. & eut pour femme Rollette de Beaucide Semblancey en Touraine.

Iean de Prunier Conseiller du Roy & General de Iustice des Aides de Languedoc, & Seigneur de la Bresche fut son fils, & vivoit l'an 1460. Il épousa Peronne de Bouhaille, Fille de Iacques de Bouhaille, Iuge General de Touraine, & de Ieanne de Briçonnet.

Iean-Pierre de Prunier, Seigneur de la Bresche-Persey, & de Fouchaux en Touraine, nâquit de ce mariage en 1496. Il eut deux femmes, l'une, nommée Marie des Rollans, Dame de Fouchaux, fille de Cleriardus des Rollans, Vicomte de Gisors, & l'autre appelée Marie de Reiz d'une famille d'Anjou. Il eut de la premiere Iean de Prunier qui continua la branche aînée, Philippe qui mourut sans alliance, & Anne qui en 1521. épousa Gilbert de Fillol, Seigneur de la Fauconniere; & du second lit il fut Pere d'Artus, qui a fait les branches de Dauphiné.

Iean de Prunier II. du nom Seigneur de Fouchaux & d'Ecouffieux en Forest vivoit l'an 1530, Il prit pour femme Leonarde Fournier, Dame d'Ecouffieux, d'une famille de Lyon, de laquelle il eut Iean de

Prunier, & Claude de Prunier, Epouse de Jean Henry, Baron de la Salle en Lionnois.

Jean de Prunier III. du nom, Seigneur des mesmes lieux, fut l'Epoux de Jeanne de Renoard Dame de Verney, & le Pere d'Artus de Prunier qui mourut jeune, & de Marie de Prunier, Epouse de Pomponne de Bellicure, Chancelier de France.

Artus de Prunier, fils du second lit de Jean-Pierre de Prunier vint en Dauphiné, où il épousa Jeanne de la Colombiere, Fille unique de François de la Colombiere, Tresorier & Receveur General unique de cette Province, dont il eut sa Charge après luy, & fut Seigneur de S. André, de Virieu, de la Cluse, d'Agnieres, de la Bussiere, & de Bellecombe. Il eut pour enfans deux fils & deux filles, sçavoir Artus & Laurent de

Prunier Seigneur de Montavil de la Bussière & de Bellicombe. Ce dernier épousa Claudine de Bullion, Fille de Jean de Bullion, Surintendant des Finances, & en eut deux Filles, Lucrece mariée à Philippes de Chabo, Seigneur de l'Echerenne en Savoye, & Louise qui eut pour mary Claude de la Porte, Seigneur de l'Artaudière en Dauphiné. Madeleine de Prunier fut la fille aînée d'Artus, & eut pour mary Jean de Bellievre. Bonne de Prunier, autre fille d'Artus, épousa Laurent Alleman, Seigneur d'Al-lieres.

Artus de Prunier II, du nom Seigneur des mesmes lieux, premier President au Parlement de Grenoble, & en celny de Provence, prit alliance avec Honorade de Simiane, de laquelle il eut Laurent qui continua la branche aînée,

Adrian qui a fait celle du Seigneur de Lemps. Anne, femme de François Pascal du Colombier, Guigonne Epouse de Gilbert de Vausseche, Baron de la Tourrette. Claire eut pour mary Gabriel de Montchenu, seigneur de Thodure. Marie-Pamphine fut alliée à Adrien de Bazemont, Gasparde à François de Virieu, Seigneur de Papetieres, & Lucrece & François furent Religieuses à Montfleury.

Laurent de Prunier, Seigneur de S. André, de Virieu, de Beauchefne, de Bellecombe, de la Buisserie, President au mesme Parlement, a eu pour femme Marguerite de Bellievre, fille de Pomponne, Chancelier de France, & de Marie Prunier. Il en a laissé pour enfant Nicolas qui vient de mourir, Gabriel de Prunier, Honorade de Prunier mariée à Ennemond de Va-

chon, Seigneur de Belmont, Conseiller au mesme, Parlement, & Marie de Prunier, Epouse de Henry de la Poye, Baron de Corsant.

Nicolas de Prunier, Seigneur de S. André, Marquis de Virieu, avoit épouse Marie du Faure, fille d'Antoine du Faure, President au mesme Parlement, & de Laurence Frere, fille de Claude Frere, premier President au mesme Parlement. Il n'en a que deux filles, l'une Justine, mariée a Joseph Louis-Alphonse Marquis de Sassenage. La Cadette n'est pas encore mariée.

Gabriel de Prunier Seigneur de Beauchesne, de la Buissiere & de Bellecombe, Frere de Nicolas, est aujourd'huy President au mesme Parlement, & s'est allié avec Anne de la Croix de Chevrieres, Fille de Jean de la Croix de Chevrieres.

resistent au mesme Parlement ,
de laquelle il a eu des enfans. L'un
est mort Conseiller en ce Parlement
& il y en a deux au Service du
Roy dans ses Armées, & quelques
Filles.

Adrien de Prunier, autre fi's
d'Artus II. a esté Seigneur de Lemps
d'Agnieres & de la Cluse, & d'I-
sabeau Roux sa femme, il a eu
Adrien qui suit ; & Marie de
Prunier, Eponse d'AIMAR de Blanc,
Seigneur de Blanville.

Adrien de Prunier, second du
nom, Seigneur des mesmes lieux,
a épousé Marie de Monchenu, dont
il a des enfans. Deux servent le
Roy dans ses Armées, & un autre
est Chevalier de Malthe.

Vos Mercurcs, Monsieur, ont seu-
vent esté remplis des éloges de ce
Grand Homme. Il en a donné pen-
dant sa vie une matière glorieuse

Et fertile , Et vient de quitter une Province à laquelle il a toujours fait goûter les douceurs de la paix, Et qui le perd dans un temps où les desordres de la Guerre luy rendoient ses conseils Et ses soins utiles Et nécessaires. Aussi , Monsieur , elle gémit , Et les larmes des Dauphinois ne sont pas moins abondantes que celles de sa famille.

A Grenoble ce 24. Aoust 1692.

Vous sçavez , Madame , que le 18. de l'autre mois , Madame la Duchesse accoucha d'un Prince , qu'on appelle Duc d'Anguien. La joye en a esté grande à Dijon , & la Relation que je vous envoie vous l'apprendra. Je la laisse dans les mesme termes que je l'ay receüe.

Parmy toutes les réjouissances qu'on a fait paroître dans

Dijon, pour l'heureuse naissance de Monsieur le Duc d'Anguien celles qui se sont faites au Chasteau n'ont cédé en rien à celles de la Ville. M. Durand de Fontenay, Major de cette Place, Gentilhomme de merite connu par ses services dans les Troupes, & qui ayant esté choisi de S. A. S. Monsieur le Prince pour un de ses Aides de Camp au Siege de Namur, s'est acquitté de cet employ avec beaucoup d'honneur, voulant donner des marques publiques de sa reconnoissance pour les bontez de ce grand Prince, eut à peine appris l'accouchement de Madame la Duchesse, qu'il donna les ordres pour faire le lendemain une Feste dans le Chasteau, qui fut d'autant plus agreable qu'elle fut prom-

pre , & executée avec autant d'ordre & de diversité , que si l'on eust employé beaucoup de temps à la préparer,

Il fit orner la grande Salle de l'appartement du Gouverneur, de tapisseries fort magnifiques, avec quantité de Lustres pour la rendre plus éclairée. On exposa sous un Dais le Portrait de Son Altesse Sérénissime Monsieur le Prince , & celuy de Monsieur le Duc , au bas duquel étoient ces Vers.

*Plein d'esprit & d'ardeur, né pour
vaincre & pour plaire ;*

*Charmant par mes vertus, estimé
de mon Roy ;*

*C'est par là qu'on me voit digne
Fils de mon Pere ,*

*Et qu'un jour en verra mon Fils di-
gne de moy.*

Au dessous de ces Portraits on mit deux riches fauteuils , élevez sur deux marches couvertes de tapis , pour marquer la place de ces deux Princes. Le soir sur les huit à neuf heures , toutes les personnes de considération de la Ville, de l'un & de l'autre Sexe , qui avoient esté invitées , s'assemblerent dans cette Salle avec la parure la plus propre à augmenter la beauté des Dames ; de sorte qu'il sembloit que le Dieu d'Amour pour lors ne commandoit pas moins dans cette Place, que celui de la Guerre. Madame de Fontenay , qui a beaucoup d'agrémens dans sa personne & dans ses manieres , eut le soin de faire placer les Dames, tandis que M. de Fontenay prenoit celui de recevoir les hommes.

les plus qualifiez qui s'y rendirent. Lors que chacun fut placé, sans que le grand nombre causast de confusion, les Vers & les Instrumens commencerent l'Opera du Triomphe de l'Amour, que l'on avoit choisi pour estre le plus convenable au sujet de cette réjouissance. Cet Opera fut précédé d'un Prologue qui répondoit à la gloire que Monsieur le Duc vient nouvellement d'acquérir au Combat donné en Flandre, & à la joye qu'il a de se voir Pere d'un Fils souhaité avec tant d'empressement. Les Vers & le Chant furent faits le même jour, de cette maniere.

P R O L O G U E.

P R E M I E R R E C I T.

Chers Habitans de la Cité des Dieux,

*Préparez une Feste, & marquez vô-
tre Zele,
Pour un Prince brillant d'une gloire
nouvelle,
Et qui doit faire un jour le bonheur
de ces lieux.*

SECOND RECIT.

*Marchant sur les pas glorieux
De son Pere & de ses Ayeux,
Du plus grand Roy du monde il a
rempli l'attente,
Par les faits surprenans qu'a pro-
duits son grand cœur,
Dans cette Bataille sanglante
Dont il revient vainqueur.*

TROISIE' ME RECIT.

*Après une illustre victoire,
Ce Heros de retour,
Goûte les premiers fruits de sa nou-
velle gloire,
Et ceux de son amour.
Vne Princesse aimable & belle,
Qui charme seule & son cœur &
ses yeux;*

Luy donne dans un Fils, digne présent des Cieux,

Un gage précieux

De son amour tendre & fidelle.

Chers Habitans de la Cité des Dieux,

Préparez sous une Feste nouvelle.

CHOEUR.

Chers Habitans de la Cité des Dieux,

*Que chacun de vous en ces lieux
A la joye, au plaisir aujourd'hoy
S'abandonne.*

*Unissons nos cœurs & nos voix,
Pour ce jeune Heros, fameux par ses
exploits,*

*Et chantons mille & mille fois
Le gage précieux que son amour luy
donne.*

Ce Prologue fini, on com-
mença incontinent l'Opera du
Triomphe de l'Amour. Ce
Dieu en effet ne triomphe-t-il

pas en ce rencontre , & ne mé-rite-t. il pas beaucoup de gloire d'avoir donné un successeur à un des plus grands Princes de la première Cour du monde ? Cet Opera fut exécuté avec beaucoup de justesse, & la Symphonie en fut admirable. Les Dames allèrent ensuite respirer la fraîcheur de l'air dans la place d'Armes , où le bruit des Canons succédant à l'harmonie des voix & des instrumens, redoubla la joye que l'on ressentoit. Après plusieurs décharges coup sur coup réitérées, on fut agréablement surpris de voir le sommet des tours couronné de lanternes, à travers lesquelles on découvroit des nœuds d'amour, & des Chiffres qui marquoient les noms de leurs Alteſſes Séréniffimes; mais le plaisir de la

surprise augmenta merveilleusement, lors qu'on apperçut sur les mesmes tours, des feux d'artifices qui les bordoient, & que l'on en vit partir une infinité de lances à feu, & de fusées volantes entremêlées de grenades, qui de toutes parts s'élevant dans l'air, répandirent par tout l'éclat & la lumière, avec une diversité de figures, & un nombre infini d'étoiles brillantes, qui paroissant dans l'eau du fossé, sembloient faire l'alliance de deux élemens ennemis, & on eût dit que du fond des eaux & du haut des airs, il sortoit de differens feux qui faisoient un nouveau jour au milieu de la nuit la plus sombre. Tout le peuple de la Ville estoit accouru au bruit de cette Feste, & bordoit les fossez du Château

en foule , avec tant de cris & d'acclamations que le son confus des voix se mêlant au bruit de l'artifice, ce mélange donnoit autant de plaisir dans sa confusion que la Musique en avoit donné par son harmonie. Le Feu d'artifice étant fini , & la grande foule du peuple écoulée, les Dames demeurèrent au Château, & elles eurent envie d'aller sur le sommet d'une des Tours , où elles trouverent un nouveau plaisir. M. de Fontenay y avoit fait trouver les violons qui jouèrent les Pieces les plus belles & les plus sçavantes des Maîtres les plus habiles. Cela dura jusques à une heure après minuit , que chacun se retira content du plaisir qu'il avoit eu dans cette Feste, si bien ordonnée, & executée avec tant de

94 M E R C U R E
propreté & d'agrément ; mais

*En vain l'amour avec ses charmes ,
Et le Dieu Mars avec ses armes ,
Se joignent en un mesme temps
Pour rendre une Feste assortie ;
Tous leurs plaisirs sont languissans
Si Bacchus n'est de la partie.*

En effet, tandis que le concert & les feux d'artifices occupoient ceux qui estoient invitez, & qui avoient accouru à cette Feste, le vin animoit les uns & les autres, & fournissoit à la Garnison de quoy prendre part au plaisir. M. de Fontenay fit largesse du meilleur de sa cave aux Soldats qui saluèrent la santé du Roy & de leurs Alteſſes Serenissimes, & répondirent assez bien de leur part, à tout ce qu'on fit d'ailleurs pour remplir cette

Feste , à laquelle succederent le repos & le sommeil.

On apprend de Bordeaux qu'on y a célébré dans l'Eglise du Couvent de l'Observance de S. François , la solennité de la Canonisation des Saints , Jean de Capistran , & Pascal Baylon , Religieux du même Ordre. L'ouverture s'en fit le 3. du mois passé par une Procession magnifique du Chapitre de la Cathedrale & des Religieux , où assistèrent le Parlement & la Cour des Aides en Robesrouges , les Jurats & le Corps de Ville. Le Chapitre y celebra la Messe , qui fut chantée par la Musique. M. l'Archevêque de Bordeaux y alla dire la Messe le quatrième jour, Cette Octave a esté prêchée par huit Predicateurs de divers

Ordres, qui y sont venus chacun à leur tour faire l'Office, & elle a esté enfin terminée par une solemnelle Proceſſion, ſuivie d'un feu de joye allumé par les Jurats, au bruit des Trompettes, & de la Mouſqueterie. La Priere pour le Roy fut chantée par ces bons Religieux, & le ſoir il y eut des illuminations au Clocher de leur Eglise, avec grand nombre de Boëte & de Fuſées volantes.

La meſme ſolemnité s'eſt faite auſſi à Toulouſe avec beaucoup d'éclat, dans l'Eglise du grand Couvent de l'Obſervance. On en fit l'ouverture le 30. Juin, & rien ne fut oublié pendant l'Octave de ce qui pouvoit exciter la devotion des Peuples.

On

On ne se taist point sur les Affaires du Temps. Elles sont d'une importance qui oblige tout le monde d'en parler, & je manquerois à ce que je sçay que vous attendez de moy, si je negligois de vous faire part de ce que vous allez lire.



LETTRE

D'UN CAPITAINE
Hollandois à un de ses
Amis à Breda.

LE temps estoit venu Monsieur, où nous allions nous vanger, & de Mons, & de Fleurus, & de Leuze, & de Namur. Le Roy d'Angleterre qui estoit trop habile pour attaquer les ennemis pendant que
Sept. 1692. E

leurs forces estoient réunies, & que le Roy de France combattoit à leur teste, avoit sagement attendu que leurs Troupes fussent separées par les détachemens qu'ils ont faits depuis. Il a eu ensuite l'adresse de donner de la jalousie à des Places fort importantes, feignant qu'il vouloit assieger, tantost Dunquerque, tantôt Namur, & quelquefois Ypres, pour obliger les Ennemis à affoiblir leur Armée, en jettant du secours dans ces Places; & comme il sçait que la Cavalerie Françoisse est supérieure à la nôtre, ce Prince a fait plusieurs mouvemens pour attirer les Ennemis dans un Pais où l'Infanterie seule peut combattre. Ayant heureusement conduit tous ces grans projets, il faisoit déjà marcher les Troupes pour se saisir d'un poste qui nous promettoit une victoire presque assurée, lorsque les François



GALANT.



se sont avisé de nous disputer le passage d'un petit ruisseau, combat a esté fort long & fort opiniâtre, avec un feu presque égal, jusqu'à ce que les Ennemis sont venus à nous l'épée à la main, & ont rompu & defait entierement plusieurs de nos Bataillons. Le Roy d'Angleterre qui vouloit éviter sur toutes choses d'en venir aux mains avec la Cavalerie Françoisse, voyant qu'elle marchoit pour nous environner, & peut-estre pour engager une affaire generale, a fait retirer le reste de l'Armée avec le moins de confusion qu'il a esté possible. Je n'oserois vous dire tout ce que nous y avons perdu, parce qu'il importe pour la reputation de nos affaires que cette perte ne soit pas connue; mais il est certain que nostre meilleure Infanterie a péri dans ce combat. Cependant il.

*est bon de publier que nous avons eu
 tout l'avantage, ou tout au moins
 que la perte est égale, & les bons
 Flamans le croiront encore, à moins
 que nôtre retraite précipitée, la
 perte du Champ de Bataille, &
 celle du Canon ne leur fassent som-
 pçonner la verité.*

*Ce combat se donna Dimanche
 dernier auprès d'Enguyen. J'ay re-
 marqué depuis le commencement de
 la Guerre que toutes les actions où
 les François ont eu quelque avan-
 tage, se sont passées le Dimanche;
 ce qui me fait croire que ce jour est
 aussi heureux au Roy de France, que
 celui de saint Mathias l'estoit à
 Charles-Quint, avec cette differen-
 ce qu'il n'y a qu'un jour de saint
 Mathias dans l'année, & qu'il y a
 plusieurs Dimanches. Cette reflexion
 seroit capable d'embarasser de pe-
 tits esprits qui pourroient coniectu-*

rer que le Ciel se déclareroit pour les François; mais cela ne me fait aucune peine, sur tout lorsque je songe que nous combattons pour la bonne cause, & pour les intérêts d'un Prince qui est le Protecteur de tant de saintes Religions, au lieu que le Roy de France a l'inhumanité de n'en vouloir souffrir qu'une seule, l'espère pourtant que la Campagne ne finira point sans que nous ayons nôtre revanche, car nos Troupes sont encore belles, & nous avons besoin de faire quelque chose pour rassurer ces Peuples qui commencent à perdre courage. Je suis, Monsieur, &c.

Je vous ay déjà parlé de M. l'Abbé de Beuvron, qui mourut au Camp devant Namur. Sa Charge d'Aumônier du Roy estant demeurée vacante

par son décès, & le Roy ayant acheté toutes ces Charges il y a quelques années, afin que ne se vendant plus, il en pût gratifier les plus dignes, Sa Majesté en a pourvû M. l'Abbé de Tonnerre. Neveu de M. l'Evesque Comte de Noyon. Ce choix prouve son mérite personnel, & que sa naissance est des plus illustres, le Roy ne donnant ces Charges qu'aux personnes de la première qualité, dont la vie exemplaire répond à la piété édifiante qu'il souhaite dans les Ecclesiastiques, & sur tout dans ceux qui semblent estre destinez plutôt que les autres pour avoir un jour la conduite des Eglises de France.

Je vous envoie un Dialogue de Lucien, mais en Vers par

M. l'Abbé Jacquesot, sur ce qu'une grande Renommée vaut mieux qu'un magnifique Tombeau.

DIOGENE, MAUSOLE.

DIOGENE.

Mausole, d'où te vient l'orgueil
qui te possède ?

*Tu veux que parmi nous tout le
monde te cede.*

MAVSOLE.

*De la Carie entière on sçait que j'e-
stois Roy,*

*C'est de moy qu'en Lydie on rece-
voit la loy*

*Plus d'une Isle se vit par mon bras
asservie,*

*Je pris Milet d'assaut, ravageay
l'Ionie.*

*Un air fier, un air grand relevoit
mes appas,*

*J'estois né pour l'amour, comme pour
les combats.*

E 4

*Mais le plus bel endroit où ma gloire
se fonde,*

*C'est mon fameux Tombeau, la mer-
veille du monde.*

*Pour la matière & l'art rien n'est
si précieux,*

*Ny les Palais des Rois, ny les Tem-
ples des Dieux,*

*Et sous une si riche & noble archi-
tecture,*

*Un peu d'orgueil sied bien jus-
qu'en la sepulture.*

DIOGENE.

*Voicy donc tes raisons, ta valeur, ta
beauté,*

*Ton Empire, & sur tout ton Tom-
beau si vanté?*

MAVSOLE.

Ouy, voila mes raisons.

DIOGENE.

*O mon pauvre Mausole,
Peux-tu dans ce lieu sombre avoir
l'ame si folle?*

*Il ne te reste plus de forces, ny d'at-
traits.*

*Qu'un Juge, si tu veux, examine
nos traits,*

*De ton crane & du mien quelle est
la difference ?*

*Tous deux nous sommes laids, mais
laids à toute outrance,*

*Sans narines, sans yeux, nous allon-
geons les dents.*

*Mais quoy, ton Mansolée étonne les
passans !*

*Que l'Univers l'admire avec Halli-
carnasse,*

*Ce n'est pour t'opprimer qu'une pe-
sante masse.*

MANSOLE.

*Tout cela n'est donc rien, & nous
sommes égaux ?*

DIOGENE.

*Ne le croy pas ; pour toy, je prévois
mille maux*

*Du souvenir cruel de tes frêles de-
lices,*

E 5

Tandis que je riray de tes justes supplices.

Artemise qui fut ton Epouse & ta Sœur,

D'un superbe Tombeau t'a rendu possesseur ;

Et moy , qui sceus d'un Muir jadis me faire un Louvre.

Je ne m'informe point si la terre me couvre.

Pour dire plus enfin ; ton Tombeau doit perir ,

Et mon nom glorieux ne peut jamais mourir.

• Voicy une Epigramme du mesme Auteur, que vous trouverez agreablement imitée de celle du premier Livre de Martial , qui commence par , *Garris in autem.*

Paul nous dit bon jour en secret.

*Et dit toujours, tant est discret,
 Parlons bas, on peut nous entendre.
 Des humains le plus importun,
 A l'Oreille il vient nous apprendre
 Ce que prône le bruit commun;
 Mesme il vient vóus dire à l'o-
 reille*

*Que du vaste Univers LOUIS est
 la merveille.*

Le Gouvernement d'Arras ,
 & la Lieutenance de Roy de
 la Province d'Artois ayant vac-
 qué par la mort de M. le Mar-
 quis de Tilladet , dont je vous
 ay parlé dans une autre Lettre
 Sa Majesté en a gratifié M. le
 Comte de Montchevreüil ,
 Commandeur de l'Ordre de
 S. Lazare , Maréchal de ses
 Camps & Armées , & Colonel
 de son Regiment. Personne
 n'ignore les marques de distin-

ction qu'il a données à la teste
de ce Regiment, qui est l'un
des plus beaux du Royaume,
par les soins qu'il en a pris de-
puis plusieurs années, & du
nombre de ceux qui se sont le
plus signalez dans toutes les oc-
casions, où il s'est agy de faire
voir de la conduite, de la va-
leur, & de l'intrepidité. M. le
Comte de Montchevreuil, est
Frere de M. le Marquis de
Montchevreuil, Chevalier des
Ordres du Roy, Gouverneur
du Chasteau de Saint Germain
en Laye & d'une naissance qui
luy fait meriter tous ces avan-
tages, aussi bien qu'une sagesse
reconnuë & estimée de toute
la Cour, qui l'avoit fait choisir
par le Roy pour Gouverneur
de Monsieur le Duc du Maine.

Le nom de M. l'Abbé Des-

landes, Grand Archidiacre & Chanoine de Treguier, & Vicair General, vous est connu par beaucoup d'ouvrages, où vous avez vû briller l'esprit, l'érudition & l'éloquence. Cela m'oblige à vous envoyer la copie d'une Lettre qu'il a écrite à M. le Chevalier Deslandes, son Neveu, Garde de la Marine au département de Brest, sur une matiere qui ne vous est pas indifferente. Elle parle assez à son avantage, pour me dispenser de vous prévenir en sa faveur.

IL y a longtems, mon cher Neveu, que je connois le merite de M. les Officiers de la Marine, & je suis persuadé que plusieurs disputeroient de delicatesse d'esprit avec nos plus celebres Academiciens

Je n'en veux point d'autre preuve que la conversation où vous vous estestrouvé. En y parlant des choses surprenantes que fait l'Empereur des François pour les intérêts de la Religion & pour la gloire de la France, on n'a pas oublié, comme vous me le dites, de remarquer que LOUIS LE GRAND est le seul qui soutient l'Eglise, & que la France est la seule qui ait fourni de Sçavans Prelats, & des Docteurs infatigables pour défendre l'honneur du S. Siege.

L'un de vos Officiers a parlé avec beaucoup d'esprit, en disant qu'il aimeroit mieux estre né Sauvage que d'estre né Espagnol, & qu'il préféreroit l'honneur d'estre sujet du plus grand Roy du monde, à celuy d'estre de la Maison d'Espagne. La raison qu'il en donne est sensible. Il dit qu'il rougiroit de honte s'il étoit

Grand d'Espagne, ou Prince Allemand, d'être dans une alliance aussi odieuse & aussi honteuse que celle d'un Usurpateur & d'un Tyran. Cet Officier a raison & ce sera un reproche éternel & une tache ineffaçable, ce sera une désolation à la Maison d'Autriche d'avoir uni ses Armes & ses forces avec celles des Ennemis déclarés de l'Eglise Romaine.

Vous me dites qu'insensiblement dans la suite de la conversation on a demandé si Mrs de la Religion Prétendue Reformée croient sincèrement que ceux qu'ils nomment Romains, soient exclus du salut, lorsqu'ils vivent & qu'ils meurent dans la Religion de leurs Ancestres.

Puisque vous voulez sçavoir ce que je pense de cette proposition, je vous diray que M. Inrien croit que l'on peut se sauver dans la Religion Romaine. Ce fameux Ministre le

croit si sincèrement , qu'il se récrie que l'opinion contraire est inhumaine, cruelle, barbare ; en un mot que c'est une opinion de bourreau. C'est la fin de son Système.

Un nommé Calixte, le plus célèbre & le plus sçavant des Luthériens d'Allemagne , a donné de nos jours de la vogue à cette opinion ; & il dit, qu'il y auroit de l'injustice de retrancher de la Communion des Fidèles l'Eglise Romaine, puis qu'elle a toujours conservé le fondement de la Foy.

Dans mon long séjour en Anjou, j'ay connu feu M. d'Huiffeau, Ministre de Saumur. C'étoit un sçavãt homme, d'une grande douceur, d'un caractère obligeant, à qui il ne manquoit que de connoître la Verité. Ce docte Ministre fit beaucoup parler de luy dans toute l'Europe par le Plan de Réunion des Chrétiens de

toutes les Sectes qu'il proposa. M. Jurieu se déclare son partisan, & fait souvent son éloge.

M. Pajon, qui a esté Ministre d'Orleans, dans sa Réponse à la Lettre Pastorale du Clergé de France, n'a pas crû pouvoir soutenir l'idée de l'Eglise que M. Claude avoit défendue. Il prend une route toute différente en s'attachant à l'Universalité de l'Eglise. M. Jurieu quitte M. Claude, & suit M. Pajon; & il décide que toutes les Societez sont unies au Corps de l'Eglise, & nomme toujours parmi ces Societez l'Eglise Romaine.

Pour entendre la pensée de M. Jurieu, il faut supposer la distinction de l'Eglise selon son corps, & selon son ame. La profession du Christianisme suffit, selon luy, pour faire partie du Corps de l'Eglise, ce qu'il avance contre M. Claude qui ne

114. MERCURE

compose le Corps de l'Eglise que des vrais Fidelles; mais pour avoir part à l'ame de l'Eglise, il faut être en grace. Il faut avoir la Charité. Enfin M. Iuvien dit fort distinctement dans son Système & dans ses Préjugés legitimes, qu'on peut se sauver en se convertissant de bonne foy du Calvinisme à l'Eglise Romaine.

Voilà, mon cher Neveu, une décision qui nous est fort avantageuse, & nos Freres separez ne doivent plus se faire aucune difficulté de venir dans la Communion de l'Eglise Romaine. Ils ne doivent plus differer de se rendre parmi nous de bonne foy; puisque leurs Ministres leur ont levé le plus grand obstacle, & presque le seul qu'ils nous alléguent. Ces Mrs ne doivent plus nous regarder comme des Idolâtres; car on n'a jamais cru ny pensé qu'on pût

ſauver un idolâtre, ſous pretexte de la bonne foy, une ſi groſſière erreur ne compatit pas avec la bonne conſcience. Je vous l'avouë, voilà une diſſertation aſſez longue pour un Matin, mais on a toujours beaucoup à dire, quand c'eſt de la vérité qu'on parle. Je ſuis, &c.

Jamais homme n'a eſté ſi dangereux que le Prince d'Orange, pour ſ'emparer du pouvoir qui ne luy appartient pas. S'il n'a oſé prendre le titre de Souverain de Hollande, il en a uſurpé l'autorité. Il ſ'eſt mis au nombre des Tirans pour regner en Angleterre : & non content de commander à deux grandes Nations, & d'agir en maïſtre pour tout ce qui regarde les affaires de la ligue, il voudroit commander auſſi

aux Puissances qui ont pris le party de la neutralité, & que les Rois de Suede & de Dannemarck suivissent ses ordres, & épousassent ses passions. Enfin il voudroit que leurs Sujets n'eussent aucun commerce avec la France, & donne ordre aux Hollandois de les inquieter, & d'arrester leurs Vaisseaux. Ils les ont souvent pris, & voicy un Memoire présenté aux Etats de Hollande sur ce Sujet, par l'Envoyé de Dannemarck.

HAUTS & Puissans Seigneurs.

Par le grand nombre de Memoires presentez à vos Hautes Puissances, elles sont suffisamment informées des injustices & violences faites aux Sujets du Roy de Dã-

nemarc & de Norvegue mon Maître, & à ceux du Roy de Suede, ence qu'on a pris leurs Vaisseaux, qu'on les a pillés & confisquez, mis en prison, & traité cruellement leurs équipages. Non seulement le droit des gens & de la neutralité dans laquelle leurs Maîtresse trouvent, a été violé par cette conduite, mais les Traitez & les conventions particulieres faites entre Sa Majesté le Roy mon Maître & vos H. P. ont esté enfreintes & renversées, & comme ils prennent avec raison cette affaire à cœur, & qu'ils ont d'autant plus de raison de s'en plaindre hautement, qu'ils ont fait solliciter & chercher inutilement jusqu'à aujourd'huy, tant auprès des Ministres de V. H. P. à Coppenhague & à Stockolm, qu'auprès d'elles-mesmes, la satisfaction qu'ils pou-

voient prétendre en tous droits & selon les traitez, ils se sont vus obligez en vertu de ceux qu'ils ont faits ensemble, de se donner la main dans cette cause commune, & de songer aux moyens de faire avoir une juste satisfaction à leurs Sujets opprimez. C'est pour cette fin qu'ils ont encore voulu faire de des instances reiterées auprès de V. H. P. afin que selon leur équité ordinaire & leur zele pour maintenir la Justice, elles fassent obtenir aux mesmes Sujets la satisfaction si juste qu'ils ont jusqu'à present fait demander sans aucun fruit, & qu'il leur plaise de reprimer à l'avenir l'insolence de leurs Armateurs de telle façon que leurs Sujets, ainsi que le veut la bonne foy des Traitez & des Conventions, ne soient plus troublez par eux dans leur navigation & commerce. Le nombre

des Vaisseaux des Sujets du Roy mon Maître qui ont eu le malheur de tomber entre leurs mains, se trouve spécifié dans les Memoires precedens, & il se reserve d'y joindre ceux qui peuvent encore avoir esté pris sans qu'il en ait connoissance, ou qui seront pris à l'avenir. Bien que quelques-uns d'eux ayent esté relâchez, ceux qui y sont interessez n'ont pourtant pas esté jusques à present dédommagez des pertes qu'on leur a fait souffrir injustement. Quant aux autres, contre lesquels on allegue de certains faits, comme s'ils avoient agi contre les Traitez & les Conventions, ce que pourtant les Interessez & les Reclamans nient constamment, le Roy mon Maître a trouvé bon de commander à son Amiralité d'en faire les recherches necessaires, & en cas qu'elle trouve quelqu'un qui eust

fait contre les Conventions, ou obtenu des Passeports de S. M. sous de faux pretextes, Elle a ordonné qu'on le fist punir severement pour servir d'exemple aux autres ; mais comme d'un autre costé S. M. le Roy mon Maistre , de mesme que S. M. le Roy de Suede, ne pourront pas s'empescher de prendre la protection de ceux de leurs Sujets qui ont esté attaquez iniustement, & ausquels l'on a fait tort , & de les assister pour leur faire avoir satisfaction sur les dommages & oppressions souffertes. Leurs Maiestez se promettent de l'obtenir d'autant plus facilement de la Justice & de l'équité de V. H. P. que la Foy publique des Traitez la demande, & que la bonne correspondance dans laquelle Elles souhaitent de vivre avec V. H. P. s'établira & se confirmera par là davantage, leurs Maiestez ne se pouvant

vant pas persuader qu'on prefere à leur amitié l'intérêt de quelques particuliers, qui ne cherchent que des profits injustes & inexcusables. C'est ce que par ordre exprès du Roy son Maître le Souffigné n'a pas s'empêcher de représenter tres-humblement à V. H. P. Fait à la Haye, le 27. Août 1692.

Les mesmes plaintes ont esté si souvent réitérées par les deux Rois, que l'affaire est sur le point de s'aigrir, s'ils ne reçoivent la satisfaction qui leur est deuë. Aussi n'est il pas juste que deux grands Monarques soient soumis aux volontez d'une Republique, & d'un Usurpateur, & qu'ils en reçoivent des Loix, & qui leur sont prejudiciables, & à leurs Sujets, comme s'ils y étoient.

Sept. 1692

F

obligez , & que l'indépendance ne fust pas le plus beau & le premier droit des Couronnes.

Quoy que l'Armée du Roy en Allemagne , & l'Armée de l'Empereur & des Alliez , n'aient pas fait de grandes expéditions depuis l'ouverture de la Campagne , celle de France a neantmoins toujours conservé ses avantages , & la supériorité qu'elle a toujours eüe. Elle a paru la première , elle a vécu aux dépens de ses Ennemis ; & tout ce qui s'est passé en ce pays-là , quoy que peu considérable , n'a pas laissé de tourner toujours à sa gloire. Cependant toutes les Cours des Alliez , & toutes leurs Nouvelles publiques ont retenty depuis que la Campagne est

ouverte, des grandes expéditions qu'ils devoient faire cette année en Allemagne, & ils ne se promettoient pas moins que d'emporter Philisbourg ou Landau, & leur Armée estant plus nombreuse que la nôtre du moins selon leurs Ecrits, devoit faire encore de plus grands progrès, si nous estions aussi foibles qu'ils l'ont publié, & qu'ils le publient encore tous les jours. Il y a de la honte, & l'on peut mesme dire de la lâcheté pour eux, de n'avoir mis en execution aucun de leurs grands projets; ou si nostre Armée se trouve aussi nombreuse que la leur, c'est une autre espèce de lâcheté que de publier ce qui n'est pas. Ainsi d'une ou d'autre maniere, une semblable conduite ne tourne pas à la

gloire de ceux qui tiennent les mêmes discours toutes les années, & qui font voir autant de fois, qu'ils n'ont pas plus de sincérité que de valeur.

Vous avez sans doute oüy parler de ce qui s'est passé depuis peu avec les Imperiaux. Comme on n'en a point donné d'ample détail au Public, je vous en envoie un qui a esté fait par un Officier de l'Armée de M. le Maréchal de Lorge, auquel je ne change rien.

Le 31 du mois d'Aoust, nous marchâmes pour gagner le défilé de Turkeim, sur l'avis que M. le Maréchal de Lorge receut que les Ennemis avoient fait des ponts dans l'Isle de Santhoffen, où nous avions eu un détachement de cinq cens Chevaux, & un Regiment de Dra-

gona avec deux Brigades d'Infanterie , sous les ordres de M. de Feuquieres , parce que M. de Melac, qui avoit commandé ce Corps depuis plus de six semaines , s'estoit trouvé tres-incommode , & avoit esté obligé d'aller à Neustat.

Nous nous emparâmes du défilé sans obstacle , & marchâmes ensuite à Neustat , incertains si nous passerions le Rhin à Philisbourg , ou au Fort-Louis. M. le Maréchal qui étoit allé à Philisbourg , & qui avoit dit qu'il nous rejoindroit le mesme jour , y séjourna , & le lendemain que l'on croyoit prendre la route du Fort-Louis , nous prîmes celle de la petite Hollande , M. de la Brétèche qui étoit de jour , marcha avec les Gardes , & le cam-

peuement quelque temps avant l'Armée. M. de Gobert fut détaché avec quatre cens Chevaux pour la couvrir, prenant son chemin le long du Ruissseau de Spierbach; les quatre Régimens de Dragons que nous avons, partirent aussi-tôt pour gagner le défilé des Capucins au-delà du Rhin & se mettre à la tête des gros équipages. Il semble que toutes les Troupes que je nomme devoient arriver en même temps: cependant cela ne fut pas. Les Gardes furent les premiers qui arrivèrent. Nous estions à peine à vûe de la petite Hollande que nous reçûmes des ordres de M. le Maréchal de nous hâter, parce que les Ennemis paroïssent, & vouloient gagner les postes de Spire, qui leur estoient d'u-

ne grosse consequence pour passer le Spierbach. Cela fit que nous nous pressâmes d'arriver, & nous le fîmes assez heureusement pour l'empêcher, ou du moins pour les tenir en bride jusqu'à ce que toute l'Armée arriva. Quelques curieux qui s'estoient avancez, rapportèrent que les Ennemis s'étendoient dans la plaine au delà du Ruisseau, & qu'ils avoient déjà pris la Teste d'Epine, qui est à la teste du Pont. M. de Melac, sur cet avis, oublia qu'il étoit malade, & s'y porta avec beaucoup de diligence pour la garantir de l'insulte des Ennemis, qui commençoient à parlementer avec le Lieutenant qui la défendoit, & qui ne pouvoit la soutenir, n'y ayant point de barrière qui la fermast, &c.

manquant de poudre. Il rassûra le Lieutenant, en luy disant qu'il estoit soutenu de toute l'Armée, quoy qu'elle fust à plus de trois lieuës de là. J'oubliois à dire qu'il estoit suivy de cinq ou six Officiers, d'un Maréchal des logis, & de huit Cavaliers qu'il fit mettre sur le Pont, & fit tirer sur une troupe de Cavalerie qu'il obligea de se retirer. Les Ennemis d'as ce tems là firent mettre pied à terre à quatre cens Dragons pour têter un passage sur la gauche. Il y eut aussi vingt de nos Dragons qui avancerent. Ils firent feu sur les Ennemis, qui n'auroient pas laissé de tenter le passage du Ruisseau, s'il ne nous estoit venu du secours. Les Troupes de M. de Feuquieres, qui avoient déjà gagné la petite Hollande,

à dessein de passer le Rhin avant que l'Armée fust arrivée , eurent le temps de venir , parce qu'on fit mettre pied à terre à quelques Troupes de Cavalerie pour escarmoucher, qui tinrent les Ennemis en bride. Il nous arriva même une piece de Canon qu'on fit tirer , & qui les obligea à quitter les hayes qu'ils occupoient. Ils prirent pour lors la résolution de nous tâter par un autre endroit, & ayant dressé une Batterie du côté de la Tour de Spire, pour nous faire croire qu'ils ne vouloient nous attaquer que par-là , ils firent marcher des Troupes sur leur droite au travers du bois, pour se rendre maistres du Village de Dudenhoven, qui estoit un passage sur la Riviere de Spierbach. Ils y établirent quatre Bataillons

F 3

Suedois, & une Batterie de trois pieces de Canon. Il ne leur manquoit plus pour nous couper entièrement avec les Troupes de M. de Fenquieres, que de gagner la Tour de Dudenhoven, qui est à portée de la Carabine du Village, & qui a un pont sur le bras du même Ruissseau, qui est impraticable par tout; mais M. de la Breresche y arriva assez heureusement avec cinq ou six Officiers pour sauver ce poste, où il établit un Bataillon Irlandois. Cela ne se passa point sans escarmoucher de part & d'autre, & ces escarmouches donnerent le temps d'arriver aux Troupes de M. d'Uxelles, & enfin à toute nostre Armée. Pour lors on se rangea en bataille. Toute nostre Infanterie se mit à couvert d'un Landvers

qui regnoit depuis Spire jusquel par de-là le Village de Dudenhoven. On y établit des Batteries dans les lieux qui paroissoient les plus garnis d'Ennemis , & l'on commença à se canonner assez vivement. Le feu de la Mousqueterie ne fut pas moindre , & toute cette journée se passa de cette sorte , & mesme une partie de la nuit. Le lendemain, on trouva que les Ennemis qui n'avoient pû soutenir dans Dudenhoven , à cause de nostre grand feu , l'avoient quitté. On y fit des Prisonniers, qui nous rapporterent que les Ennemis qui attaquèrent le Landvert , furent si étourdis du feu qu'ils y essayèrent , que deux Baraillons Suédois en mirent les armes bas , & s'enfuirent avec assez de de-

fordre. Cela nous a paru par le nombre de Spontons qu'on y a trouvez, & par leurs chevaux de frize avec des tambours. Nous nous faismes de ce poste, & les Ennemis des le moment se retirerent hors de portée du Canon, & se camperent après avoir mis un Ravin devant eux. Nous en fismes de mesme. Tout cela paroïssoit un complimens pour qui décamperoit le premier. Nous passames la nuit partie de l'Armée au Biouac, & dès le point du jour on s'aperçut que les tentes des Ennemis étoient à bas, & que leur Armée étoit en bataille. Nous étions assez près pour voir leur mouvement, & nous ne fûmes pas long-temps à remarquer qu'ils faisoient une retraite. D'ailleurs, on avoit

entendu leur gros équipage & l'Artillerie défilér. On alla en avertir M. le Maréchal qui s'avança pour les voir, & pour prendre son party, mais comme il avoit resolu de passer le Rhin, nous marchâmes pour gagner le Fort-Louis. J'oubliois à dire, qu'il nous fut aisé de casser le cou à un Bataillon des Ennemis qui étoit resté à portée du Mousquet de nous, dans de grosses hayes auprès de la Tour de Spire, parce qu'il avoit une Plaine à traverser avant que de gagner le gros de leur Armée, & qu'il n'étoit soutenu que d'une troupe de Cavalerie que nostre Canon avoit obligé de se retirer. Ce Bataillon ne paroïssoit pas peu embarrassé, mais M. le Maréchal qui vouloit gagner chemin, ne voulut point

laisser de la Cavalerie , qui soutenue par quelques Compagnies de Grenadiers , auroit fait cette expedition. Ils prirent le party de gagner la Plaine , & pour lors on laissa sortir les Grenadiers qui ne purent les joindre. Une garde de Cavalerie s'avança , mais trop tard , & ils se retirerent sous le feu d'une Tour qu'ils occupoient encore. Ils essuyerent quelques coups de Canon qui leur emporterent plusieurs Soldats. Quelques Officiers les suivirent pour les joindre , & on fit sortir un Regiment de Dragons qui se mit en Bataille dans cette petite Plaine devant leur Armée , qui se retiroit toujours. Ils viderent la Tour qu'ils avoient , & y mirent le feu. Nous fûmes fort long-temps assez près d'eux

témoins de leur retraite , après quoy nous partîmes pour gagner le Fort Louis. Cette affaire peut bien leur avoir coûté cinq à six cens hommes & plusieurs chevaux. Nous y en avons perdu cinquante , du nombre desquels est un Capitaine de Fusiliers , un Capitaine de Charoy d'Artillerie , & deux Officiers Irlandois. Voila le détail d'une affaire qu'on croyoit devoir estre plus sérieuse.

La nuit du 4. on détacha M. du Masel , Mestre de Camp de Cavalerie , avec trois cens chevaux. Il passa le Rhin & trouva les Ennemis. De Litte , Capitaine de Carabiniers de Vivans , qui en commandoit trente les chargea , & en tua une vingtaine qui étoient Cuirassiers.

Le 8. de ce mois , le Roy d'Angleterre vint à Paris , & logea chez les Peres , de la Doctrine Chrétienne , que Sa Majesté a voulu encore honorer cette année d'une visite en leur maison de S. Charles sur les Fossez de S. Victor. C'est une maison très-bien située & d'un bel aspect. Ce Prince y fut regalé avec beaucoup de magnificence , par M. le Duc de Lauzun , pendant trois jours qu'il y séjourna , & reçu en son entrée , & complimenté par le P. General de la congregation , à la teste de sa Communauté , avec tout le respect qui luy est deu.

Le Dimanche 31. du mois passé , Mrs les Evêques de Tournay , d'Amiens & de Clermont , furent sacrez à Paris ,

& M. l'Evesque de Chartres fut sacré à S. Cyr. le mesme jour , par M. l'Archevesque de Paris , son Metropolitain , qui avoit pour Assistans M. d'Orleans , & M. de Meaux. Le lendemain ce Prelat presta serment de fidelité entre les mains du Roy , ce qu'ont fait aussi les autres Evesques après leur Sacre , selon la coutume. Ce serment se prête dans la Chapelle , au lieu que les Officiers de la Couronne, le principaux Officiers du Roy le prêtent dans l'appartement de Sa Majesté. Les presens que font ceux-cy vont aux Officiers de chambre , & ceux que font les Evesques, vont aux Officiers de la Chapelle.

Vous ne serez pas fâchée de voir quels sont les sentimens

de tous ceux du Diocèse de Chartres touchant l'Illustre Prelat qui leur a esté donné, & que vous avez connu sous le nom de M. l'Abbé Desma-rais, qui s'étoit retiré à S. Cyr. Je vous ay parlé dans d'autres Lettres de ses grandes qualitez & je ne scaurois douter que vous n'en voyiez avec plaisir une nouvelle peinture dans l'Elegie que je vous envoie. Elle est de la composition de M. Danchet.



L A B E A U C E .

E L E G I E .

D'UN funeste cyprès tristement
couronné,

A mes ennemis mortels en proie abandonnée ,

Je pleurois mon Pasteur que la Parque en courroux ,

Enlevoit aux dépens de mes vœux les plus doux.

Mon cœur estoit atteint de la douleur amère ,

Qu'une Fille ressent à la mort de son Père.

Eh ! n'éprouvois-je pas un semblable malheur ,

Ne me servoit-il pas de Père & de Pasteur ?

Mes yeux à tous momens estoient ouverts aux larmes ,

Mes plus aimables lieux avoient perdu leurs charmes.

Je m'en prenais au sort, & m'affligeois toujours ;

De mes vives douleurs rien n'arrêtoit le cours.

O Ciel ! de mes regrets témoin impitoyable ,

Disois je , quel forfait m'a pu rendre coupable ?

Les vœux que je faisois vous ont-ils irrité ?

Rendez-moy le Pasteur que vous m'avez ôté ;

Vous n'avez pu souffrir le bonheur de ma vie.

J'ay perdu mon Prélat , ma gloire m'est ravie.

Si la vertu pouvoit empêcher de périr ,

Il estoit digne , hélas ! de ne jamais mourir.

De la juste douleur dont je suis possédée ,

Quel Successeur pourra détourner mon idée ?

Mais LOUIS devenu sensible à mes malheurs ,

A calmé mes ennuis , a desséché mes pleurs ;

Il arrache au repos d'une sainte retraite

Un digne Successeur , dont la vertu
parfaite

Vouloit s'ensevelir dans un lieu re-
tiré ,

Où de l'Amour divin ce Prelat péné-
tré ,

Animé du beau feu d'une foy pure
& vive ,

Joüissoit des douceurs de la vie uni-
tive.

Mais inutilement il se vouloit ca-
cher ,

LOVIS l'a découvert, il l'est allé
chercher ,

Et par un juste choix à nos sou-
hairs propice ,

Luy fait voir qu'au merite il sçait
rendre justice.

Quoy que l'illustre sang de ses no-
bles Ayeux

Le pust faire monter à ce rang glo-
rieux ,

Sur tous ses Concurrrens il a la pré-
ference ,

C'est la seule vertu que Louis réa
compense.

Dans les murs de Saint-Cyr règle
par sa vertu ,
De ses Habits sacrez on le voit re-
vestu.

Il s'appreste à venir couronner nô-
tre joye.

Méritons le bonheur que le Ciel
nous envoie.

Comme on voit une Vigne en un se-
cret vallon ,

A l'aide d'un Ormeau méprisant
l'Aquilon ,

Porter superbement ses branches
dans la nuë ,

Ainsi de mon Prelat ma gloire sou-
tenue ,

Croistra de jour en jour au mépris
de l'erreur ,

Et de mes Ennemis bravera la fu-
reur ,

Je conçois de son nom un fortuné
présage ,

GALANT. 143

*De ma félicité son mérite est le gage
De ses discours touchans les tâches
cœurs frappez,*

*Du soin de leur salut seront plus oc-
cidez,*

*Et rallumant les feux d'une foy
presque éteinte,*

*Il leur inspirera l'amour avec la
crainte.*

*Il va leur découvrir par ses rares
vertus,*

*Du celeste séjour les sentiers pen-
batus.*

*Les conduisant luy-même au milieu
des orages,*

*Il les garantira des funestes naufra-
ges.*

*Ils peuvent à ce Guide abandonner
leur sort.*

*Le Vaisseau sans perit est seur d'aller
au port.*

*Ceux qu'un amour impur captive
dans ses chaînes,*

*Trembleront au récit des infernales
peines,*

*Et voyant leur Pasteur brûler d'un
saint amour,*

*Ils voudront commencer d'en brûler
à leur tour.*

*Ce Furieux qu'irrite une légère of-
fense,*

*Que flate dans son cœur l'espoir de
sa vengeance,*

*Le voyant aux genoux de ses fiers
Ennemis.*

*Pleurera le malheur où ses trans-
ports l'ont mis.*

*Le pauvre en sa cabane où le destin
l'accable,*

*Attendra sans se plaindre un se-
cours charitable.*

*Le Riche en son Palais au comble du
bonheur,*

*Conservera toujours la pauvreté du
cœur.*

*De toutes les vertus c'est le parfait
modèle.*

On

On vole en l'imitant à la Gloire Eternelle.

Heureuse de jouir d'un bien si précieux ;

Mon cœur n'aspire plus qu'à le voir en ces lieux.

Momens , qui prolongez trop longtemps son absence ,

Que vous paroissiez longs à mon impatience !

Déjà mes Habitans courent de tous costez

Et témoignent l'ardeur dont ils sont transportez.

Ciel de nostre destin ne troublez pas les charmes.

Et ne nous causez plus de funestes alarmes.

Protegez ce Prelat , comblez le de vos biens ,

Retranchez de nos jours pour prolonger les siens.

Sept. 1692.

G

M. du Cambout , Marquis de Coislin & de Pont-Château , & Fils de M. le Duc de Coislin , vient de perdre Marie Louïse d'Alegre , sa femme , après treize mois de maladie , pendant lesquels elle a fait paroître beaucoup de pieté , de constance , & de resignation. Elle a esté inhumée aux grandes Carmelites , où elle avoit choisi sa sepulture. Elle estoit Sœur de M. le Marquis d'Alegre , Colonel de Dragons , qui vient de paroître avec tant de distinction dans le Combat de Stein Kerke. Ils estoient proche parens de la premiere Femme de feu M. le Marquis de Seignelay , & en avoient hérité de grands biens , dont M. le Marquis d'Alegre demeure unique heritier par la mort de

Madame la Marquise de Coiflin sa Sœur. Je ne vous diray rien de ces deux illustres Maisons , l'une en Bretagne & l'autre en Auvergne , vous en ayant déjà parlé en plusieurs occasions.

Voicy les noms de quelques autres personnes considerables que nous avons perduës dans le mesme temps.

Messire François de Rousselé Marquis de Saché , Chevalier d'honneur de Son Altesse Royale Madame. Il estoit d'une tres-illustre Maison , & Parent de ce qu'il y a de plus distingué en France.

Messire Michel de Ligny , Sieur de la Bretesche, Capitaine de Vaisseau du Roy. Il estoit Neveu de feu M. de Ligny , Eveque de Meaux.

Messire Anet d'Escars, Marquis de ce mesme lieu, Baron de la Motte, Saint Sever, & Ocanville. Il estoit Gouverneur de Honfleur.

Messire Nicolas Brulart, Baron de la Borde, Premier President au Parlement de Dijon, où il fut reçu en 1657. Il y a eu en ce Parlement divers premiers Presidents de cette Famille; sçavoir, Denis Brulart, Baron de la Motte, qui ayant esté mis en possession de cette importante Charge l'an 1570. la resigna en 1610. à Messire Nicolas Brulart son Fils. Cette Famille est originaire d'Artois. Jacques Brulart, Baron de Heez & d'Agnets au Comté d'Artois, fut President aux Enquestes du Parlement de Paris, sous le regne de Philippes de

Valois. Nicolas Brulart, Marquis de Sillery, Vicomte de Puisieux, & Baron de Bourfauld, fut Maître des Requestes & Ambassadeur en Suisse, après quoy Henry IV. le fit President au Parlement de Paris, ensuite Garde de Sceaux, & enfin Chancelier de France. Noël Brulart son Fils, fut Procureur General au Parlement de Paris, & Pierre Brulart, Seigneur de Crosne & de Genlis exerça la Charge de Secretaire d'Estat sous Charles IX. Il y a eu un autre Pierre Brulart, Seigneur de Sillery, aussi Secretaire d'Estat sous le regne du Roy Henry IV. brulart porte de gueules à la bande d'or chargée d'une traisnée de cinq Barriques de sable.

Les Vers que je vous envoie

G 3

sur la mort de M. Brulart premier President au Parlement de Bourgogne , vous feront connoître combien il estoit aimé & estimé dans cette Province.

SUR LA MORT
De M. Brulart , Premier President de Dijon.

IDI L L E.

*Quel son triste & fatal vient de
frapper les airs ?*

Helas ! est-ce vous que je perds ?

*Brulart, la Parque inexorable
Vient-elle de trancher des jours si
précieux ,*

*Et la terre trop misérable ?
Est-elle enfin reduite à vous ceder
aux Cieux ?*



*Ah ! je n'en doute plus : les vertus
éplorées ,
Par vous constamment honorées,*

Me le disent assez par leur abaissement.

*La Justice en ce dur moment
De ses tremblantes mains voit tom-
ber la balance ;*

*On implore en vain son pouvoir ,
Elle n'écoute point les cris de l'inno-
cence ,*

*Et semble en cet instant oublier son
devoir.*



*La Pieté sa Sœur, triste, mais plus
constante ,*

Prosternée au pied des Autels,

Prie en vain les Immortels

Pour vôtre santé languissante.

Elle connoît que ses efforts

*Ne peuvent ranimer les debiles res-
sorts*

D'une machine chancelante ,

Les Arrêts du Ciel sont trop forts.

*Par de profonds soupirs qu'un Zèle
ardent enflâme ,*

*Les vœux qu'elle faisoit pour le salut du corps ,
Sont donnez au salut de l'ame.*



*Vers elle je vois dans ces lieux
D'un pas ferme. avancer l'intrepide
Constance.*

*Sur son front paroist l'assurance ,
Elle veut imiter les instans glorieux,
Et la sage fierté de vos derniers a-
dieux ,*

*Mais bien tost d'elle mesme elle
n'est plus maistresse ,*

*Et cede enfin à sa tendresse.
Ses yeux remplis de pleurs sont con-
verts de sa main ;*

*Mais tandis qu'elle veut nous ca-
cher sa foiblesse ,*

Ses larmes inondent son sein.



*Peut-on représenter l'affliction ex-
trême*

De toutes les autres Vertus ?

Quand on voit succomber la Con-
 stance elle-mesme,
 Quels cœurs ne sont point abattus !
 Prés de vostre Epouse fidelle
 Toutes courent remplir un trop juste
 devoir,
 Et resenir son desespoir.
 Sans leur secours que feroit-elle ?



Leurs soins toujours actifs l'arra-
 chent au trépas,
 Mais sa vive douleur ne se modere
 pas ;
 Elle semble au contraire estre plus
 violente.
 Quels pleurs & quels sanglots ! quel-
 le plainte touchante !
 Mais en vain ses soupirs voudroient
 vous rappeler,
 En d'éternels ennuis elle se voit
 plongée.

O Ciel, qui l'avez affligée,
 Vous pouvez seul la consoler.



Vous, tendres rejettons d'une union
si belle,

Enfans d'un si pur sang produits,
Méditez votre Pere & les jours &
les nuits,

C'est pour vous un parfait modèle,
Tous vos pas seront sûrs par ce
Guide conduits.

Il vous dira que la noblesse ;
Que ce que la fortune a de pompeux
dehors,

Que les grandeurs, que la richesse
Ne sont rien au prix des trésors
Que donne l'exakte sagesse.



Et pour vous, ô grande Ame, accor-
dez-moy l'honneur,

De vous rendre encor cet hommage.
A distinguer ma voix dans ce com-
mun malheur,

La reconnoissance m'engage.
Mes Vers n'ont pas la vanité

GALANT. 155

*De pretendre passer à la posterité,
Et de servir à vostre gloire.
Les belles actions d'un Héros si vâné.
Sans le foible secours des Filles de
Memoire,
Vous répondent assez de l'immortalité.*

Il n'y a point de jour que l'on doive celebrer avec plus d'ardeur que celui de la naissance du Roy qui arrive tous les ans le 5. de ce mois. C'est un devoir dont Mademoiselle l'Heritier de Villandon s'est acquittée par ces Vers. Je vous ay déjà parlé du merite de cette Demoiselle, qui est estimée de beaucoup de Personnes de qualité, & qui joint à une grande vertu un sçavoir peu ordinaire.

P O U R L E J O U R
de la Naissance du Roy.

R Assemblez aujourd'huy les plaisirs & les jeux.

Qu'en ces célèbres murs on allume
des feux ,

Et que tout le Peuple déploye
Les vifs & doux transports d'une
éclatante joye.

- France, c'est dans cet heureux iour
Que Louis receut la lumiere.

Si tost qu'il commença son auguste
carriere ,

Il fut de tous les cœurs & l'esperoir &
l'amour ,

Mais de quelque vaste esperance
Qu'il ait pu nous combler dans son
aimable enfance

Il la surpasse bien encor.

Touïours à la vertu propice ,

Par sa bonté , par sa iustice ,

- Il ramene le Siecle d'or.



Son regne est un tissu de surprenans
miracles ,

En vain les folles unions

De cent jalouses Nations

Prétendoient luy servir d'obstacles ;

Et donne à l'Univers les merveilleux
spectacles

De mille augustes actions.

En vain l'Usurpateur qui fit naître
la Ligue,

Oppose à ce Vainqueur & la force &
la brigue.

Nostre grand Roy seul contre tous,
Accable ce Tyran par d'intrepides
coups.

Nous verrons sous leur poids succom-
ber un perfide ;

Il a déjà senti d'assez rudes revers.

Nostre vaillant Heros , à l'exemple
d'Alcide ,

Des Monstres odieux veut purger
l'Univers,

La prise de Namur , le Combat de
Tubize

En ont presque achevé la fameuse
entreprise ;

298 M E R C U R E

*Mais tandis que Louis, remplissant
ses projets ,*

*Fait ressentir par tout le pouvoir de
ses armes ,*

*Il empesche que Mars & ses tristes
allarmes*

Ne viennent troubler ses Sujets.

*Nous le voyons montrer sans cesse
Aux Peuples fortunez qui vivent
sous ses loix*

*Que leur bonheur seul l'intéresse,
Et qu'il est le plus grand & le meil-
leur des Rois.*



*Celebrons donc le iour où le Ciel à la
Terre*

*A fait present de ce Heros ,
Aussi sage au milieu des horreurs
de la guerre*

*Qu'occupé noblement dans le sein
du repos.*

*Prions pour luy le Ciel d'une ardeur
vive & pure.*

*Ab ! s'il veut nous donner un bon-
heur assuré,*

*Qu'il fasse seulement (propice à la
Nature)*

*Que de Louis le Grand, le charmant
regne dure*

Encor plus qu'il n'a duré.

Le Pape Alexandre V I I I.
a canonisé le Bien heureux
Jean de Dieu , Fondateur de
l'Ordre des Religieux de la
Charité, si utile au Public pour
l'assistance continuelle qu'ils
rendent jour & nuit aux hômes
malades dans leurs Hopitaux ;
où ils sont pansez, nourris &
médicamentez avec grand soin.
Ces Hôpitaux sont en fort
grand nombre en France, en
Espagne , & en Italie , & au-
tres Pays de la Chrestienté. Les
Religieux de la Charité de Pa-
ris ont fait pour la solemnité

de la Feste de ce Saint Fondateur, une Octave solemnelle en leur Eglise au Fauxbourg Saint Germain des Prez lez Paris. On commença le 16. du mois passé, & l'ouverture s'en fit par les premieres Vespres, où M. l'Archevesque d'Alby officia. Le lendemain Dimanche la grande Messe y fut celebrée en Musique, & les jours suivans plusieurs Chapitres & Paroisses de Paris y sont venus celebrer la grande Messe, sçavoir, le Lundy la Paroisse Saint Sulpice, Mardy les Peres Augustins Reformez du Fauxbourg S. Germain, le Mercredi la Paroisse Saint Eustache, le Jeudy, le Chapitre & Paroisse de Saint Benoist, le Vendredy l'Archiprestre & Paroisse de Saint Severin; le Samedy la

Paroisse de Saint Louis en l'Isle,
 & le Dimanche 24. du mesme
 mois, jour de l'Octave & clô-
 ture, le Chapitre & paroisse
 Saint Germain l'Auxerrois. Plu-
 sieurs celebres Predicateurs
 y ont presché pendant cette
 Octave, sçavoir Dom Charlier,
 Religieux Benedictin de l'Ab-
 baye de S. Germain des Prez,
 M. Tougard, Docteur en
 Theologie, Curé de Conflans
 & du Bourg de Charenton; le
 Pere Loir, Religieux Augu-
 stin Reformé du Faux-bourg
 Saint Germain, le Pere Alexis
 du Buc, Superieur des Clerc
 Reguliers Theatins de Sainte
 Anne la Royale; le Pere Gui-
 bers, prestre de l'Oratoire: le
 pere Sablé, Jesuite; Dom
 Hierôme, Feüillant; & M.
 Hideux, Curé de la Paroisse
 des Saints Innocens.

Le Roy de Pologne ayant toujours nommé au Cardinalat des Sujets dignes de remplir ces premiers rangs de l'Eglise, ceux qui ont eu ces avantages, ont toujours esté agréés de Sa Sainteté, & comme Sa Majesté Polonoise y vient de nommer M. le Marquis d'Arquien, Pere de la Reine son Epouse, il y a lieu de croire que le Pape témoignera beaucoup de satisfaction de ce choix, & que dans la premiere Promotion qui se fera pour les Couronnes, Sa Sainteté n'oubliera pas d'en donner des marques.

Presque en mesme temps que le Roy de Pologne eut fait cette nomination, M. le Marquis d'Arquien receut une nouvelle qui luy fut fort agreable, puis qu'il apprit que le Roy de

France ayant assiégé Namur en personne, s'en estoit rendu le Maistre. Ce Marquis voulant en marquer sa joye, choisit le temps que tous les Seigneurs du Royaume, & les Grands Officiers de la Couronne estoient assemblez à Javarovv pour un grand Conseil, au sujet des propositions de Paix, dont l'Ambassadeur du Kan des Tartares estoit chargé. Il les traita avec beaucoup de magnificence. Il y avoit deux tables de quatorze couverts chacune. On entendit pendant le repas une agreable simphonie, & l'on y but delicieusement. Le Roy de Pologne qui sçavoit à quelle occasion se faisoit la Feste, leur avoit envoyé de son meilleur vin. On y but plusieurs fois pendant le repas.

à la santé de Sa Majesté Tres-Chrestienne, & M.le Marquis d'Arquien, parlant de ce Monarque, l'appella toujours *son bon Maître*. On employa la plus grande partie du temps que l'on fut à table, à parler de ses Conquestes, & des avantages qu'il y a de servir un si grand Roy, & d'estre de ses Amis.

Je vous envoyay le mois passé une Lettre de Lion touchant l'histoire de la Baguette qui fait aujourd'huy tant de bruit par tout. Non seulement cette Lettre a paru curieuse à tous ceux qui l'ont veüe, mais on l'a trouvée fort bien écrite, ce qui a fait souhaiter les Ouvrages qui partent de la mesme Plume. C'est ce qui m'engage à vous envoyer une seconde Lettre de la mesme personne sur cette mesme matiere.

A Lyon ce 6. Septembre 1692.

JE commenceray Monsieur, par vous dire, que le nombre de ceux qui ont la vertu de la baguette, augmente icy tous les jours. Il y en a déjà sept ou huit reconnus pour tels, par des experiences, dont j'ay moy-mesme été le témoin, & je n'ay eu depuis cinq ou six jours de commerce qu'avec eux. Cela me met en état de répondre aux questions que vous me faites sur cette matiere touchant les faits. Je voudrois bien que ces éclaircissemens là nous en pussent donner quelques-uns pour les causes immediates de ces effets, mais c'est ce que je desire plus que je ne l'espere, & il nous manque pour cela des organes que la raison ne peut suppléer. Je viens aux faits. Toute sorte de bois est susceptible de l'impression que ceux qui ont la

vertu de faire tourner la baguette dans leurs mains luy donnent naturellement. Le bois vert néanmoins reçoit plus facilement cette impression que le sec, c'est-à-dire, qu'une baguette de bois vert tourne plus viste & plus promptement qu'une de bois sec & plus le bois est poreux, plus la bague tourne viste.

La baguette dont on se sert est faite ordinairement en fourchette que l'on tient par les deux bouts. On peut néanmoins se servir d'une simple, & la tenir dans ses deux mains un peu ployée en arc, afin qu'elle en tourne plus promptement. Quand elle ne seroit pas ployée, on que mesme on ne la tiendrois que dans une main, elle ne laisseroit pas de tourner, mais plus insensiblement.

La baguette n'est qu'un signe indicatif du mouvement qui est

excité dans celui qui la tient , par les esprits de quelques corps étrangers qui se trouvent avoir avec tel ou tel homme , une proportion déterminée à exciter tel ou tel mouvement.

Dans les cas où les mouvemens sont vifs, par exemple dans les assassinats , on peut se passer de baguette pour suivre les Meurtriers, & l'on se sent assez averti par le mouvement & l'agitation intérieure ; mais dans les cas où cette agitation intérieure n'est pas assez sensible , par exemple , quand on veut trouver de l'argent, la baguette est nécessaire pour manifester ce qui n'est pas assez connu ; & à parler proprement , c'est elle qui sonne l'heure. Il faut néanmoins encore remarquer , qu'il y a des personnes qui s'en passent plutôt que d'autres , c'est à dire , ceux où l'impres-

sion des esprits étrangers est plus forte, car ceux sur lesquels elle est moins forte ne sentent pas assez de mouvemens & d'agitation pour estre determinez interieurement, & ils ont besoin de ce signe extérieur qui les determine.

Par les recherches que j'ay faites, il ne me paroist pas que la subtilité des sens, la delicatcsse des organes, le regime de vie, les passions l'éducation, contribuent en rien à cette vertu, ayant trouvé tout cela fort different dans ceux qui la possèdent, & rien d'extraordinaire dans aucun d'eux, & il y a bien apparence qu'elle consiste dans une certaine proportion des esprits étrangers avec ceux du sujet dans lequel elle agit, mais que cette proportion échappe à nos sens. Partout ce que j'ay vu jusqu'icy, il me paroist que dans ceux qui ont cette vertu,

les

Les Symptomes sont plus violens pour le meurtre que pour toute autre chose. Quelques-uns d'eux m'ont dit neanmoins qu'ils étoient presque pareils pour la decouverte des limites , mais je n'ay fait encore d'experiences que sur le meurtre , le vol , les meaux, & les eaux. Ce Symptome ordinaire est une agitation interieure qui prodnis dans quelques-uns des tremblemens, des sueurs, des maux de teste & presque dans tous, des palpitations de cœur, & de frequens battemens d'arteres, mais je n'ay observé ces Symptomes que dans le cas du meurtre, car dans les autres cas , ceux qui ont cette vertu ne ressentent qu'une agitation interieure que la plupart même ne remarquent que parce que la baguette tourne.

L'agitation & les symptomes qui la suivent sont plus violens sur

Sept. 1692

H

la terre que sur l'eau ; mais cela est égal dans une cave ou en plein air, de mesme que pendant la santé ou l'indisposition de ceux qui ont cette vertu. Je n'ay pas remarqué jusques icy que la jeunesse ou la vieillesse servissent de quelque chose à augmenter ou à diminuer cette vertu, ny que les Symptomes en soient plus violens dans ceux qui ont mangé que dans ceux qui sont à jeun.

Je n'ay fait d'experience jusques à present de cette vertu que dans les cas des meurtres, des métaux & des eaux ; mais il est certain qu'elle s'étend aussi à la découverte des lîmites. Je sçais encore qu'il y a des gens qui en ont fait icy sur des Dames & Demoiselles de la petite vertu ; mais je n'en ay pas esté témoin & je crois que l'usage de cette experience seroit un peu dange-

reux. D'ailleurs, pourquoy s'en ser-
viroit-on plutôt à l'égard des fem-
mes que des hommes? Je crois en ve-
rité que sur cette matiere le meil-
leur est pour les uns & pour les au-
tres, de laisser la baguette en repos.

Voila, Monsieur, tout ce que je
puis répondre aux questions que vous
me faites. J'espere que vous ne m'en
ferez plus, & que vous aurez déjà
trouvé cinquante personnes à Paris
qui ont cette mesme vertu.

Un des Complices du meurtre qui
a donné occasion à la scene de la
Baguette, & que l'on avoit suivi
jusqu'à Beaucaire par ce moyen-là,
a esté rompu vif icy depuis deux
jours. Il a tout avoué, & sa confes-
sion s'est trouvée si conforme à tout
ce que la Baguette avoit indiqué,
& à cinquante autres preuves &
circonstances que l'on avoit eues
d'ailleurs, que jamais affaire de

cette nature n'a esté mieux éclaircie. On a suivi les autres Complices plus de trente lieües en mer avec la Baguette; mais quand on a esté assés qu'ils prenoient la rouse de Gennes, on est revenu, & on a bien fait, car on ne les auroit pû arrêter à Gennes, & peut-estre auroit on mis à l'Inquisition l'homme de la Baguette.

Si dans la suite il arrive icy quelque chose de nouveau qui regarde cette matiere, ie ne manqueray pas de vous en informer, estant, Monsieur, Vostre, &c.

Les belles personnes ne sont pas toûjours les plus aimables, & ce que je vais vous dire vous convaincra qu'il est quelquefois dangereux pour elles de se prévaloir trop de cet avantage. Un Cavalier assez délicat dans ses sentimens, & fort esti-

mé par son esprit & par sa naissance, s'estant un jour rencontré à l'Opera auprès d'une jeune blonde dont les yeux estoient fort vifs, fut comme éblouy tout à coup de sa beauté. Il la regarda attentivement & les événemens de la Piece qu'on representoit luy donnant sujet de l'entretenir, il s'y attachad'une maniere qui fit connoistre à la Belle les impressions qu'elle faisoit sur son cœur. C'estoit un de ces visages que l'on peut dire avoir esté faits au tour. Elle avoit le teint uny, & d'un éclat à surprendre, & le brillant répondoit à la regularité des traits. Il ne se passa rien dans tout l'Opera qui ne leur fournist quelque matiere de dire des choses agreables, & jamais temps ne coula si viste.

La Belle se fit un plaisir de paroître aimable au Cavalier , & le Cavalier ceda malgré luy au charme qui l'entraînoit. Avant que de la quitter il sceut qu'elle demeueroit avec une Tante , qui prenant soin de la divertir l'avoit menée à l'Opera. Il les conduisit à leur Carrosse , ayant obtenu permission de les voir chez elles , il y alla dès le lendemain. La Belle de son costé , qui le vit parler à quelques personnes , qu'elle connoissoit , fut informée de son nom , & le receut comme un homme qui ne pouvoit que luy faire honneur par ses visites. Elle eut pour luy des airs d'agrément , & de complaisance , qui le rendirent en fort peu de temps le plus amoureux de tous les hommes. La Belle n'a-

voit qu'à se ménager pour assujettir entièrement le Cavalier à ses volontez. Le party estoit tres-avantageux pour elle, & elle avoit une Amie qui luy donnoit là-dessus de fort bons conseils. C'estoit une Fille d'un fort grand merite, & qui par la bonté de son cœur, & par la droiture de ses sentimens l'emportoit sur la pluspart des personnes de son Sexe ; mais elle avoit un défaut qui s'opposoit à l'estime que l'on auroit eüe pour ses belles qualitez, si on eust voulu les examiner. Elle estoit fort laide, & cette laideur, causée en partie par la petite Verole qui l'avoit fort-maltraitée, empêchoit qu'on n'eust envie de s'attacher à connoistre ce qu'elle valoit. Le Cavalier qui les

rencontroit fort souvent ensemble , disoit à la Belle en plaisantant , après qu'elle estoit partie , qu'elle avoit grand tort de se defier de sa beauté ; que les avantages qu'elle avoit receus de la Nature estoient assez grands pour n'avoir pas besoin d'estre relevez par une opposition si desagréable , & qu'en leur donnant un semblable relief , elle oublioit qu'elle ne laissoit goûter qu'à demy l'extrême plaisir qu'il y avoit à la voir. La Belle luy repondoit sur le mesme ton , que quand on avoit quelque agrément capable de plaire , on estoit contraint de se retrancher sur quelque laide personne , si on vouloit avoir une Amie , parce que la jalousie estoit si commune entre toutes celles qui se pi-

quoient de beauté, qu'elles alloient quelquefois jusqu'à la haine, ce qui les portoit le plus souvent à se déchirer les unes les autres. Cependant le Cavalier n'avoit jamais à souffrir long-temps de la veuë de son Amie. Comme il se contentoit de la saluër en arrivant, elle se retiroit presque aussitost de la même sorte, sans se vouloir mettre de leur conversation, & il se faisoit un petit triomphe de ce qu'il voyoit que sa présence l'obligeoit à fuir. Si le plaisir qu'il sentoit à estre auprès de la Belle n'estoit point troublé de ce costé-là, il eut d'autres peines qui luy furent plus sensibles. Elle ne se fut pas plûtost apperceuë de l'entier pouvoir qu'elle avoit sur luy, que cessant de ce contrain-

H s

dre, & negligant les avis de son Amie, elle n'eut plus aucun soin de déguiser les défauts qui luy estoient naturels. C'estoit la personne du monde la plus inégale, & qui s'abandonnoit le plus au caprice. Le Cavalier estoit quelquefois surpris de la trouver dans une froideur pour luy qui approchoit de l'indifference, & quand il luy demandoit en quoy il pouvoit luy avoir déplu, elle luy répondoit d'un ton aigre, qu'elle ne comprenoit pas pourquoy il vouloit se plaindre d'elle, puis qu'elle agissoit toujours de la mesme sorte, & que si cela luy paroissoit autrement, il falloit qu'il eust quelque chose dans la teste qui le dérangeoit, & dont elle n'avoit pas envie de se rendre responsable. Un pro-

cedé si bizarre ayant obligé le Cavalier à la vouloir mieux connoître avant que d'aller plus loin sur les dispositions de mariage qu'il avoit déjà commencé à faire, il luy fut aisé de remarquer qu'il n'y avoit rien de réglé dans son esprit, & que la beauté de son visage luy faisoit prendre un orgueil mal digéré qui luy laissoit croire que tout luy devoit estre permis. Pendant ce temps, un jeune étourdy luy rendit quelques devoirs, & le plaisir qu'elle eut de s'entendre dire des douceurs par une nouvelle bouche le fit recevoir assez agréablement. Le Cavalier se plaignit à elle des visites trop assiduës qu'elle luy souffroit, & la Belle persuadée qu'il y alloit de ses avantages de l'accoutumer à la

H 6

laisser maistresse de ses volontez, luy dit fierement que le commerce des honnestes gens n'avoit jamais esté défendu, & qu'elle ne croyoit pas qu'il la voulust épouser pour l'assujettir à ne voir personne. Des réponses si contraires à ce qu'il pouvoit attendre d'elle, luy firent connoistre qu'il risquoit beaucoup s'il s'obstinoit dans sa passion. Il se fit un combat fort violent dans son ame, & pour calmer l'agitation qu'il y sentit, il alla chez son Amie, & luy expliqua tous ses chagrins, en luy avouant que ses manieres luy donnoient un tel dégoût, qu'il ne sçavoit pas si tout l'amour qu'il avoit pour elle, seroit assez fort pour l'emporter sur ce que l'inégalité de son humeur luy faisoit craindre. Son

Amie , sage & judicieuse , luy representa toutes les raisons qui le devoient engager à ne pas rompre l'engagement où il se trouvoit. Elle luy fit voir qu'il estoit fort naturel à une jeune personne , flatée , & par sa beauté , & par les douceurs qu'on luy disoit , de n'estre pas toujours sur ses gardes pour observer s'il n'entroit point un peu de présomption dans les sentimens qu'elle avoit de son merite , qu'il falloit toujours luy pardonner quelque chose en faveur des avantages dont la nature avoit pris plaisir à la combler , mais qu'après tout elle répondoit du cœur de la Belle qu'elle sçavoit estre tout à luy , & qu'il verroit le profit qu'elle tireroit de ses leçons , quand il seroit tout à fait en

droit de luy en donner. Elle parla avec une éloquence admirable, & en prenant le party de son Amie, elle affoiblit avec tant d'adresse les sujets qu'il croyoit avoir de n'en estre pas content, qu'après un entretien de deux heures, il sortit plus affermy que jamais dans le dessein de l'aimer toujours. Cependant elle crut ne pouvoï servir plus utilement la Belle qu'en luy rendant compte de ce qui s'estoit passé. Ce qu'elle luy dit fut accompagné de remontrances sur ce qu'elle hazardoit à manquer de complaisance pour le Cavalier que trop de fierté pouvoit rebuter, & de qui la jalousie estoit obligante, puis que l'ombre d'un Rival alarmoit toujours quand on aimoit veritablement. La

Belle luy répondit qu'elle prenoit des inquietudes inutiles ; que le Cavalier estoit trop bien pris pour pouvoir rompre ses chaînes , qu'il estoit bon de mettre les choses sur un certain pied , dont on pût tirer ses avantages , & que trop de complaisance ne pouvoit servir qu'à gâster les hommes. Pleine de ces sentimens que sa vanité luy inspiroit , non seulement elle negligea de se corriger de ses défauts , mais ne diminuant rien de ses fantaisies bizarres , elle plaîsanta le Cavalier sur le regale qu'il s'estoit donné par sa visite , en contemplant à loisir les laideurs de son Amie. La plaîsanterie fut poussée si loin , qu'il ne put enfin s'empêcher de dire , que si son Amie n'estoit pas belle , elle

réparoit avec beaucoup d'avantage par une humeur douce & par un esprit solide, l'injustice que la nature luy avoit faite, & que c'estoit peu de chose que les yeux ne fussent pas tout-à-fait contens quand on estoit auprès d'elle, puis que l'agrement de sa conversation, & la beauté de son ame avoient de quoy suppléer à ce qui manquoit à leur plaisir. Comme ces loüanges étoient autant de reproches pour la Belle, qui estoit bien éloignée de luy ressembler par l'humeur & par l'esprit, elle s'en fit une offense qu'elle sentit vivement, de sorte que son Amie, à qui le Cavalier estoit allé faire de nouvelles plaintes, estant venue l'avertir une autre fois du peril qu'elle couroit de le per-

dre par son obstination à le chagriner, elle la menaça fierement de rompre avec elle, si elle continuoit à recevoir ses visites. Le Cavalier, qui luy ayant reconnu un merite singulier, prenoit plaisir à l'entretenir, ne manqua pas de luy en rendre encore une peu de jours après, & fut fort surpris de la priere qu'elle luy fit de ne la plus voir, parce que c'estoit la broüiller avec la Belle, à qui elle ne vouloit point donner sujet, s'ils avoient ensemble quelque differend, de l'accuser d'en estre la cause. Elle ajousta que quelque grand qu'il pust estre, l'amour prendroit soin de le terminer, & qu'il n'y avoit aucune necessité qu'elle se massast plus long temps de leurs affaires. Le Cavalier ré-

pondit que malgré les deffenses de la Belle , il la verroit comme il avoit commencé , & que si les marques d'estime qu'il estoit ravy de luy donner , luy faisoient perdre une Amie , il luy offroit en luy un Amy parfait qui pourroit luy donner lieu de ne la pas regretter. Les instances qu'elle fit pour l'obliger à suspendre jusqu'après son mariage les témoignages d'amitié dont il la flatoit , furent inutiles. Il s'obstina à la voir , & luy fit toujours paroître un grand dégoust pour la Belle , en faveur de qui elle ne cessa de luy parler. Cette intelligence qui ne pouvoit aller qu'à son avantage , la blessa mortellement & non seulement elle traita son Amie avec beaucoup de froi-

deur, mais elle railla le Cavalier sur son bon goût, en luy disant qu'elle voyoit bien qu'il avoit pris de l'amour pour cette Amie, & qu'elle ne pouvoit que luy applaudir d'avoir eu d'assez bons yeux pour faire un si digne choix. Toutes ces choses ne firent qu'aigrir le Cavalier, qui admirant tous les jours de plus en plus la droite raison de cette Fille, & l'égalité qu'elle avoit en tout, en fut enfin tellement touché qu'il crut qu'ayant à prendre un engagement qui devoit durer toute sa vie, il ne pouvoit rien faire de mieux que de l'épouser. Insensiblement il s'estoit accoustumé à sa laideur qui ne luy paroissoit plus avoir rien de dégoûtant. Elle avoit la taille fine, la gorge belle, de belles mains,

de beaux bras, & ce qui estoit beaucoup plus considerable, il ne luy manquoit rien du costé de l'ame de ce qui pouvoit rendre un homme heureux. Ainsi il luy declara la pensée où il estoit & elle en fut si surprise que l'imputant à un desir de vengeance mal examiné, & qui seroit infailliblement suivy d'un prompt repentir, elle le pria de considerer la difference qu'il y avoit d'elle à la charmante personne qu'il vouloit quitter. Il l'assura qu'il avoit fait de longues reflexions sur ce qu'il luy propofoit & que c'étoit après un serieux examen, & sans nul dessein de se vanger, qu'il en vouloit à son cœur. Il eût beau pourtant luy donner cette assurance, elle demanda un mois pour luy ré-

pondre , & voulut pendant ce temps qu'il s'éprouvât auprès de la Belle, afin de voir si ses charmes ne le rappelleroient point. C'estoit beaucoup hasarder , & une autre qu'elle eust pressé les choses au lieu de les reculer. Une conduite si sage redoublant l'estime du Cavalier , il ne cacha point ce qu'il avoit resolu de faire, & la Belle écouta d'abord l'avis qu'on luy en donna comme une plaisanterie qui ne devoit point lui causer d'alarmes ; mais quand elle apprit avec certitude que le Mariage estoit arresté, le chagrin de voir qu'une aussi laide personne que son Amie eust esté capable de la supplanter , luy fit tout mettre en usage pour se garantir de cette espece d'affront. Elle offrir au Ca-

valier de bannir tous ceux qui luy déplairoient , & d'étudier si biē tout ce qui pourroit luy faire plaisir , que ses sentimens regleroient toujours les siens , mais il fut inexorable. Il voyoit trop bien qu'elle ne vouloit que le dérober à son Amie , & le solide l'emporta sur le brillant. Le Mariage se fit , & trois jours auparavant , la Belle qui ne pouvoit soutenir ce qu'on luy disoit de tous costez , alla s'enfermer dans un Couvent. Quelques uns veulent que son dessein soit de s'y consacrer à Dieu mais elle est trop inégale pour prendre avec force une résolution de cette nature.

Il paroît depuis peu un Livre intitulé , *Voyages Historiques de l'Europe* , contenant *l'Origine , la Religion , les Mœurs , les Coa-*

umes , & Forces de tous les Peuples qui l'habitent , & une Relation exacte de tout ce que chaque Pays renferme de plus digne de la curiosité d'un Voyageur. Ce Livre doit avoir huit Volumes. Le premier qui se debite presentement à Lyon chez le Sieur Amaulry Libraire , comprend tout ce qu'il y a de plus curieux en France. On y trouve une Carte generale de cet Etat , & une autre des environs de Paris. La Préface de ce Volume fait connoître que l'Auteur a esté douze à treize ans dans les Pays Etrangers ; qu'il en a employé une partie à voyager , & l'autre à l'exercice d'un employ qui luy a donné beaucoup de connoissance & d'habitude dans les principales Cours de l'Europe ; ce qui luy

a donné lieu de faire plusieurs remarques curieuses touchant la Religion , les Coutumes, les mœurs , & les forces de diverses Nations , aussi bien que sur les raretez qui se trouvent dans leur Pays. Les huit Volumes qui doivent composer cet Ouvrage , seront tellement détachez les uns des autres , qu'il n'y aura que la seule curiosité de sçavoir generalement tout ce qu'il y a de remarquable en Europe , qui engagera à les avoir tous. Le premier , comme je l'ay dit, n'est rempli que de ce qu'il y a de curieux en France. Avant que d'entrer dans le détail des remarques que l'Auteur a faites il donne d'abord une idée generale de la situation de l'Europe. Ce Livre que l'Auteur

a dédié au Roy, se vend à Paris chez le S. Brunet, dans la Galerie, neuve du Palais, au Dauphin.

Le Roy ayant considéré de tout temps les services que luy rendent les Officiers de son Regiment des Gardes Françoises, avoit donné le Gouvernement de Bapaume à M. d'Orty, qui avoit servy plusieurs années dans ce Corps; & ce Gouverneur estant decédé, Sa Majesté vient de donner ce Gouvernement à M. le Marquis de Congis, ancien Capitaine dans le mesme Regiment, & Maréchal de ses Camps & Armées. Cette qualité d'Officier general, qui ne s'acquiert que par des services de distinction, fait voir ceux de ce Marquis.

Sept. 1692.

I

Les Ennemis s'estant éloignez de la rade de S. Malo, cinq Vaisseaux du Roy en sortirent ; sçavoir le More , le Modéré , la Perle , le Serieux , & le Fleuron , commandez par M. des Augers , d'Eury , le Chevalier de Forbin le jeune , & les Marquis de Blenac & de Mongon. Le 27. du mois passé ils mouillèrent à quatorze lieues de S. Malo , & coururent le 28. aux costes d'Angleterre. Le 29. ils virent à la pointe du jour treize Navires au vent à eux , qui ne vinrent point les reconnoistre. Le 30. ils en virent cinq qui ne les reconnurent pas. Le Serieux & le Fleuron se separerent des trois autres à l'ouverture du Paquet de la Cour. Ils devoient aller en Province , & les trois qui

restoient, devoient aller croiser vers le Cap de Finistere. Après leur separation, les trois premiers qui estoient de 48 50 & 52 Canons, apperceurent au large une Flote de 86. Voiles à quatre lieuës au Sud-Oüest du Cap Lezard, sur la coste d'Angleterre. Cette Flote venoit de Setubal en Portugal. Elle étoit escortée par deux Vaisseaux de guerre Hollâdois, l'un nommé le *Castricum*, de cinquante quatre Canons, & l'autre, Marie Elizabeth, de quarante huit. Les nostres ayant crû d'abord que c'estoit l'Armée Ennemie, firent signal aux Vaisseaux qui les avoient quittez, mais ces Vaisseaux ne s'en estant point apperceus continuerent leur route. Ainsi les trois qui restoient se resolurent

à soutenir le combat, & ils prirent mesme ensuite le party d'attaquer les Ennemis, quand ils eurent reconnu que c'étoit une Flote marchande escortée par deux Navires de guerre. Le Maure que commandoit M. le Chevalier des Augers, & le Moderé, commandé par M. d'Eury, s'attachèrent aux deux Vaisseaux de guerre, & M. le Chevalier de Forbin, commandant la Perle, suivit les Vaisseaux marchands ; mais ayant remarqué que le Vaisseau de 48. Canons, se défendoit trop bien, il crut estre obligé de venir dessus & à l'abordage, luy faisant deux déchargés de mousqueterie, après lesquelles le Vaisseau se rendit, & M. des Augers se rendit en mesme temps Maître de l'autre qui

étoit de cinquante-quatre Canons, & tous ensemble s'emparèrent d'une Fluste, chargée de sel. Le Combat commença à trois heures après midy, & ne cessa qu'à sept. On se tint toujours à la petite portée du pistolet, & les Ennemis refuserent l'abordage. Il y a eu de part & d'autre plus de quatre-vingts hommes blesez dans cette action sans ceux qui ont esté tuez. Le Capitaine Amiral des Ennemis a esté tué après s'estre tres-bien deffendu, & nous n'avons eu de nostre part que Mr Lupé, Lieutenant de Vaisseau, bleffé dangereusement, & M. Hennequin, Fils de M. le Procureur General du Grand Conseil, bleffé legerement. J'ay cru vous devoir mander les particularitez de ce Combat

dont vous avez ouy parler sans en avoir eu aucun détail.

M. le Marquis d'Harcourt s'est acquis beaucoup de gloire par une action dont je vais vous faire part. Il estoit venu camper à Roumont le 8. de ce mois, entre Bastogne & Marche en Famine, & il y apprit que les Ennemis, qui estoient beaucoup superieurs, & du moins au nombre de dix mille hommes, tant des Troupes de Neubourg & de Zel, que de celles de Cologne, en avoient détaché quatre mille, qui marchaient sans Bagage, Tambours, Trompettes, ny Eten-dards, croyant le surprendre & l'accabler, L'avis qu'il en eut le fit tenir sur ses gardes, & se préparer à les recevoir vigoureu-sement. Ils n'estoient separez



les uns des autres que par le
Ruisseau de la Riviere d'Outte.
Les Ennemis formerent trente
Escadrons lors qu'ils approche-
rent, & il y eut une partie de
leurs Dragons qui mit à pied à
terre, pour jouir de l'avantage
des hayes en escarmouchant.
M. le Marquis d'Harcourt les
fit pousser par quelques-uns de
ses Dragons qui estoient aussi
à pied, & voyant que les En-
nemis n'avoient aucun dessein
d'avancer, il fit passer le Ruif-
seau aux Gardes du Corps du
Roy d'Angleterre, & aux Re-
gimens de Dragons du Che-
valier d'Alsfeld & de Rannes.
Il estoit à la teste de la pre-
miere Compagnie de ces Gar-
des, & M. de S. Fremont à la
teste de la seconde. La vigueur
avec laquelle on chargea les

Ennemis les étonna. Ils furent renversez presque aussi tost, & la pluspart de leurs Dragons ayant abandonné leurs chevaux pour se sauver par la fuite, on en prit environ mille. On les poursuivit long temps, & ils eurent plus de quatre cens hommes tuez, du nombre desquels fut le Commandant, avec deux Mestres de Camps, & plusieurs Officiers. On fit deux cens Prisonniers, & entre autres le Comte de Vvhelen, qui commandoit les Troupes de Neubourg, deux Capitaines de Dragons, & plusieurs autres Officiers Subalternes. Nostre perte a esté fort peu considerable; les Ennemis mesme ne la font monter qu'à cent trente hommes, tuez ou blesez. M. le Marquis d'Har-court s'est fort distingué dans

cette action, aussi bien que M. de S. Fremont.

La nuit du 7. au 8. de ce mois, M. de Bercour, Colonel, & M. de Marefcot, Lieutenant Colonel du Royal Etranger , ayant esté commandez pour aller reconnoître si l'Armée des Ennemis qui étoit à Monnenheim à huit lieuës de nostre Camp de Belheim , ne faisoit point quelque mouvement, découvrirent sur les six heures du matin , la Garde de leur Camp, qu'ils poufferent. M. de Marefcot, qui apperceut sous Neustat dans le milieu d'une petite plaine , huit Hussars en alte , les envoya reconnoître par un Brigadier. Ils prirent d'abord la fuite, la moitié pliant à gauche, & l'autre tout droit. Le Brigadier suivit la droite , & M. de

Marefcot alla après luy avec fa troupe qui eftoit de quarante Maiftres. La feconde troupe prit à gauche à la fuite des Huffars qui s'eftoient fauvez de ce cofté-là , & tout le refte de nos Troupes la fuivit , de forte que M. de Marefcot demeura feul avec fes quarante Cavaliers. Un moment après il fe trouva fort embaraffé , trois cens Huffars s'eftant tout à coup débusquez d'un Bois. Il ne laiffa pas de les tenir en échec pendant plus d'une heure, efperant toujours que nos Troupes reviendroient. Il effuya un grand feu , fans que ceux qu'il commandoit s'ébranlaſſent. Il fit faire pluſieurs appels, & toucher la charge à un Trompette afin d'avertir ; mais perſonne ne venoit, & les Huffars qui eftoient toujours en

mouvement devant luy , luy en avoient envoyé quelques-uns sur son flanc droit pour découvrir ses derrieres. Il luy vint enfin une petite troupe de Dragons , qu'il posta à une trouée d'une grosse haye sur la gauche , qu'il destinoit à sa retraite , mais les Dragons ayant passé outre , il se mit avec sa Troupe en estat de n'en estre point surpris ; & dans le temps qu'il la faisoit entrer dans la trouée, tous les Hussars fondirent sur luy. Comme il faisoit l'arriere-garde, il essuya tout le feu des Ennemis , & fut pris & blessé en deux endroits de coups de Sabre. Les Hussars qui entrèrent dans le défilé furent passez par les armes par ses Cavaliers , qui en tuerent douze. Les autres qui entendirent le

feu n'y entrèrent point. Son Brigadier est demeuré sur la place.

Au lieu d'une Médaille sur quelque action du Roy, comme je vous en envoie ordinairement, vous n'aurez aujourd'huy que quelques Vers mis en Musique à la loüange de ce grand Monarque.

AIR NOUVEAU.

Retirez-vous, Tirans, qui nourrissez la guerre,
Cédez à la valeur du plus puissant
des Rois.

*Louis dont le Ciel a fait choix
Sera toujours l'Arbitre de la Terre.
Il fait tout ce qu'il veut, ses foudres
sont ses loix.*

*Que n'a-t-il pas soumis à l'Empire
François ?*

*A ce grand Conquerant il n'est rien
d'impossible.*

Son courage est invincible.

*Dans les combats il est terrible,
Il réduit la Flandre aux abois.*

Il est ardent, il est pénible.

*Ses Ennemis vaincus admirent ses
exploits.*

Il arrive quelquefois de fort grands desordres par une legere cause, & ce qu'on nous a mandé de Posnanie, Capitale de la grande Pologne, en est une preuve. Un Gentilhomme ayant acheté six aunes de drap chez le Bourguemestre les mit entre les mains d'un Tailleur pour luy faire un habit. Le Tailleur mouilla le drap, qui se raccourcît estant séché, en sorte que l'aunage ne s'y trouva plus. Le Gentilhomme le rapporta chez le Marchand, & le voulut obliger à le reprendre. Le Marchand prétendit avec raison luy

avoir fourny le drap bien aurné, & ne devoir pas estre responsable du peu d'habileté du Tailleur. La contestation s'échauffa si fort, que le Gentilhomme donna un soufflet au Bourguemestre. Celuy-cy alla s'en plaindre aussitôt au Magistrat, qui suivant le privilege qu'il a en ce Pays-là de proceder contre la Noblesse, ordonna qu'on arresteroit le Gentilhomme, ce qui fut executé. Les Gardes le conduisirent à la Maison de Ville, où le Magistrat estoit assemblé. On luy enjoignit d'abord d'ôter son bonnet & son sabre, & le Gentilhomme au lieu d'obeir courut à une fenestre, d'où il cria que le Bourgeois le violentoit, & qu'on vinst à son secours. Un grand nombre de Gentilshommes dont la Ville

estoit remplie à cause de l'entrée du Palatin , assiegerent en tumulte la Maison de Ville , firent enfoncer les portes qui avoient esté fermées , & tuèrent en entrant quatre Gardes & trois Conseillers. Les autres Officiers se sauverent dans une Tour, & les Gentils-hômes voyant qu'il leur estoit impossible de les y forcer , tournerent leur fureur contre les Archives , & déchirerēt tous les Papiers, parmi lesquels estoient les Privileges du Magistrat , qu'on dit mesme avoir esté le veritable sujet de l'emportement qu'ils firent paroistre. Les Mutins forcèrent aussi les coffres , & enleverent tous les deniers. Enfin le tumulte alla si loin , que la Ville couroit risque d'estre pillée , si les Religieux pour les

quels on a un fort grand respect en Pologne , n'eussent marché en Procession avec la Croix pour appaiser la Noblesse, dont le Palatin n'avoit pû venir à bout. On a rapporté l'affaire au Roy de Pologne, mais il n'a voulu s'en mesler que pour tâcher d'accommoder les choses par les voyes de la douceur.

Je viens à l'Article des Prises qui ont esté faites par nos Armateurs. Le nombre en est si grand que j'auray peine à leur trouver place. Cent Maîtres de Bâtimens Anglois ont esté pris au commencement de ce mois, par trois Armateurs de Dunkerque. Il faut vous apprendre pour éclaircir cet article, que ces Maistres de Bastiment sont sur des Barques qui leur appartiennent, & que pour ne se

point charger des Bastimens on prend seulement les Maistres ; qui en payant leur rançon, donnent aussi une somme pour les Barques qu'on n'a pas voulu se donner la peine d'emmener.

Presque dans le mesme tems un Armateur de S. Malo a amené au Havre de Grace un Armateur de Flessingue. Dans les premiers jours de ce mois , un Armateur y a aussi amené sept prises en deux fois , & le 11. un autre Armateur de Roscof y en amena sept autres. Une Tartane de S. Valery a conduit à Brest une Flute Angloise de deux cens tonneaux. Un Armateur de Dunkerque en a amené à Nantes un autre de Rotterdam. Un autre Armateur de S. Malo y a amené deux Prises. Vous pouvez avoir appris tous ces avan-

rages par les Nouvelles publiques, mais elles n'ont encore rien dit de ce que vous allez lire dans les extraits de Lettres que je vous envoie.

De Brest le 20. Sept. 1692.

Il est arrivé icy il y a quatre ou cinq jours quatre prises Angloises, riches de deux cens mille écus, faites par un Malouin, & quelques autres à Morlaix, dans lesquelles on a trouvé cinquantes mille Piastras qui estoient avec le test.

De S. Malo le 19. Sept. 1692.

La pluspart de nos Corsaires qui sont presentement en mer ont tous fait capture, & il y a presentement plus de vingt Prises depuis Brest jusques icy. Le Petit où je suis intéressé en a fait trois, Nous en avons une icy, & les deux autres à la coste.

De S.Malo le 22.de Sept.1692

Il arriva hier un de nos petits Corsaires, nommé l'Egipte, qui a fait trois Prises. Il y en a déjà une d'arrivée. Ce Corsaire n'a qu'une double Chaloupe. On a avis de Brest que le Navire nommé la Victoire, & le Beauregard, y ont amené cinq Prises venues de la Jamaïque, chargées de Sucre & de Tabac, & qu'ils y ont pris aussi un Corsaire de dix-huit Canons. L'Invincible, la Cache fidelle, & un autre Vaisseau, ont fait trois Prises considérables, qui sont presentement à Nantes. Elles sont chargées de Sucre, Indigo, Cochenille, & autres marchandises venues de la Jamaïque. Ils'y est trouvé environ pour vingt mille écus d'argent. Les trois sont estimées cent mille écus. L'une de ces prises estoit de vingt-six Canons; l'autre de vingt, & la troisiéme de dix-

huit. Le Certain & le Soleil ont amené à Morlaix, cinq ou six Prises chargées de Tabac & de Sucre. Plusieurs petits Corsaires en ont aussi amené plusieurs au Havre, entre lesquelles il y en a de considérables.

Joignez à toutes ces Prises celles de quatre gros Vaisseaux dont je vous ay déjà parlé, faites sur les Espagnols, Anglois & Hollandois, par Messieurs de Levy, des Augers, Forbin, d'Eury, & par le Vaisseau l'Invincible. Voila plus de deux cens pieces de Canon, sans celles qui estoient sur tous les Bâtimens qu'on a pris. Ainsi nous pouvons dire, que nous en avons beaucoup plus qu'à l'ouverture de la Campagne, puisque dans le malheur que le vent nous avoit attiré, en l'ouvrant, nous n'avons perdu que quelques corps de

Vaisseaux sans perdre aucuns Canons, ceux qui estoient demeurez dans la Mer, ayant esté retirez. Nous pouvons mesme dire, que nous avons perdu quatre Vaisseaux de moins, puisque les quatre que nous avons pris peuvent nous tenir lieu de quatre de ceux que nous n'avons pû sauver. Il y a plus. La France en est récompensée par des richesses immenses qui nous viennent de ce nombre presque infiny de Bâtimens, que les Vaisseaux du Roy, & nos Armateurs ont enlevez, de sorte que quand on nous menaçoit de descente, nous triomphions tous les jours, quoy que nous n'eussions point d'Armée Navale en Mer, ce qui doit être extrêmement honteux aux Anglois, & aux Hollandois, qui ont

eu de grandes Flotes , pendant tout l'Été, dont ils n'ont tiré aucun avantage. Il est vray que nous nous sommes mis en état comme eux de faire une descente, mais il nous a esté impossible d'aller contre les vents qui seuls y ont mis obstacle, comme toute l'Europe en convient , au lieu que les descentes dont ils nous menaçoient n'ont esté arrêtées que par la peur de se voir trop vivement repoussez. Comme ils sont accoustumez aux menaces , aussi bien que leurs Alliez , ils ont passé toute la Campagne à menacer nos Costes ainsi que Namur & Dunkerque. Les Allemans en ont fait de même de Philisbourg & de Landau , & cependant ils se sont laissé battre à Steinkerque par M. de Luxembourg, ensuite

par M. le Maréchal de Lorges, & depuis peu par M. le Marquis d'Harcourt, & encore en plusieurs petits partis. Outre les Bâtimens dont je viens de vous parler, ils ont laissé prendre quantité de Vaisseaux Marchands, les Armateurs de S. Malo ayant pris seize grosses Flûtes d'une Flote Marchande, qui appartenoit aux Hollandois, un autre Armateur du mesme lieu ayant aussi pris trois autres Flûtes Marchandes, & d'autres un Bâtiment d'Ostende, chargé d'étoffes, de toiles, & de dentelles.

Pour surcroist de malheur, les Anglois viennent d'apprendre que le reste de la Jamaïque est entierement submergé, ce qui ajoute une perte de dix-huit millions à toutes celles qui ont

enrichy nos Armateurs. J'espère vous entretenir le mois prochain de tout ce qui regarde la Jamaïque, & le tremblement de terre nouvellement arrivé.

Voicy les nouvelles venuës de l'Armée de M. de Luxembourg pendant ce mois. Elles sont tirées de plusieurs Lettres, & je vous en fais part dans les mesmes termes qu'elles sont écrites.

Le premier de ce mois M. le Févre, Capitaine de Carabiniers, revint de party avec une vingtaine de chevaux pris sur les Ennemis, & cinq ou six prisonniers.

Les Lettres du 15. contiennent ce qui suit.

On est icy fort tranquille. Les Ennemis font de fort gros mouvemens; ils fortifient Furnes & Deinse, & nous Courtray. On y fait des fosses

fosses, des chemins couverts, & on l'entoure de Palissades. La Cavalerie y porte tous les jours des fascines, & huit à dix mille Paysans y travaillent fortement, avec trois Soldats par Compagnies, de toute l'Armée. On a fait quantité de détachemens, & il est sorty de vostre Armée plus de 80. Escadrons, Les uns sont allés avec M. de Boufflers, les autres avec M. de Choiseul qui est campé entre Dunkerque, & Dixmude, d'autres vers Ipres, où il y a à present douze Bataillons, d'autres ont joint M. de la Valsse, & de Maulevrier, & plusieurs sont allés à d'Obigny près le Pont des pierres, avec les gros équipages. On apprit hier la nouvelle d'un Combat proche de Namur. M. le Marquis d'Harcourt estoit campé à trois lieues de cette Place assez avantageusement. Les Ennemis

Sept. 1691. K

vinrent attaquer sa garde avec des Troupes de Munster, de Hesse, & de Liege. Il fit passer des Dragons à pied dans un chemin couverts, & fit monter le piquet à cheval. Ces Dragons dormirent le temps au Piquet de venir, & ayant en mesme temps fait monter toute sa Cavalerie à cheval qui se trouva à un nombre de 26. Escadrons, pendant que le Piquet, & les Dragons soutenoient les premiers efforts, il les prit en flanc, & les chargea si brusquement qu'il ne leur donna pas le temps de se reconnoître; ils furent d'abord rompus, & poussés d'une manière qui les empêcha de se rallier. Il les poursuivit pendant deux grandes lieues, sans qu'ils regardassent derrière eux; ensuite ayant fait faire halte, il fit un détachement considérable pour les suivre encore quelque mes. On fait monter la perte des Ennemis à six cens hommes.

Les Lettres du 16. portent ce qui suit.

Le Prince d'Orange fait fortifier Dixmude pour y prendre des quartiers d'Hiver. Comme il menaçoit de bombarder Dunkerque, on a fait des travaux avancez, dans lesquels on laisse vingt Bataillons. Ainsi on ne craint point du tout de ce costé-là. Courtray est hors d'insulte; toutes les palissades sont postées du costé des portes de l'isle, Tournay & Harlebecq, & on fait de nouveaux chemins couverts avec une espèce de glais de ce costé-là.

Autre Extrait des Lettres du 24.

Vendredi un Gentilhomme du costé de Roshec, vint donner avis à M. de Luxembourg, que les Ennemis fourageoient au Village entre Rousselar & Roshec. Il se rencontra chez M. le Maréchal dans ce moment un Exempt des Gardes de la

Compagnie, nommé M. Philippe, qui luy demanda à y aller, mais comme on avoit dit à M. de Luxembourg, que leur Escorte estoit tres-forte, & qu'il apprehendoit d'engager les Troupes dans quelque affaire, il luy dit, qu'il vouloit bien luy permettre d'y aller pour luy en rapporter des nouvelles, mais qu'il ne prist avec luy que peu de gens, ce qu'il fit. Il y alla avec trente Gardes du Roy, cinq Gendarmes, cinq Chevaux Legers, dix Grenadiers du Roy & quatre Dragons. Quand il fut vers Rosebee, il apperçut au-delà d'un Ruiffeau deux Escadrons de l'Escorte des Ennemis, dont l'un avoit mis pied à terre. Comme le Ruiffeau n'estoit pas guéable, il chercha un gué qu'il trouva un quart de lieue plus bas & tomba sur eux à l'heure qu'ils y pensoient le moins. Il les poussa d'une telle

vigueur, que celui qui estoit pied à terre ne put monter à cheval. Il eut affaire à l'autre Escadron qu'il enfonça. Il en tua 27. ou 28. il fit 35. Prisonniers dont il en mourut deux en chemin, & prit 36. chevaux. Cette action se passa à la vûë de douze Escadrons qui soutenoient les deux autres.

On a pris plus de 255. chevaux depuis trois jours.

Quoy que la dernière fois j'aye commencé à vous parler des affaires du Dauphiné, vous ne serez pas fâchée que je reprenne cette matiere par son commencement, & que je vous fasse part d'un Journal que j'ay reçu de Grenoble, contenu en plusieurs Lettres.

A Grenoble, ce 3. Septemb. 1692.

JE trouve si peu de fidelité ,
Monsieur, dans toutes les Relations que les Etrangers ont faites dans leurs Nouvelles publiques, au sujet de la descente de M. le Duc de Savoye dans le Dauphiné, que j'ay crû vous en devoir mieux instruire par les connoissances que je me suis efforcé d'acquérir ; mais avant que je vous parle des legeres Conquestes de ce Duc , il faut vous instruire du Pays où il les a faites.

Les Alpes sont divisées en deux parties. L'une est connue sous le nom des *Alpes Cottianes* qu'elle a eu de Cottus l'un de ses Rois qui fut allié du Peuple Romain, & Amy d'Octave. Su-

ze estoit la Capitale de son Pais ; qui s'estendoit depuis le Mont de Vis ; jusqu'au Mont-Cenis, & douze petites Provinces en dépendoient. L'autre partie estoit composée des *Alpes Maritimes*, qui s'estendoient bien avant dans la Provence. Ambrun en estoit la Ville Capitale, & huit Peuples differens les habiterent, comme on l'apprend par l'Itineraire d'Antonin.

C'a esté par les Alpes Cottiennes que le Duc de Savoye est entré dans les Maritimes. M. de Catinat qui commandoit l'Armée du Roy en Piémont, n'avoit garde de croire que ce Prince qui avoit commencé à investir Pignerol & qui menaçoit Suze d'un Siege, deust avoir d'autres desseins que de

reprendre des Places qui avoient esté de son Etat, & qui estoient de sa bienfaisance, ny qu'il deust passer dans le Dauphiné, dont les avenues estoient bien gardées; mais les Barbets, qui comme des Sauvages & des Bandits avoient pratiqué les endroits les plus solitaires, & les plus difficiles accès de ces Montagnes, sceurent montrer au Duc de Savoye des lieux & des chemins impraticables, & dont l'aspreté estoit un garant certain d'une deffence assurée & naturelle de ce costé-là. Ce Prince qu'ils instruisirent, fit mine d'aller à Cony, & d'élogea avec une partie de ses Troupes d'auprès de Pignerol, à la fin du mois de Juillet, & sous la conduite de ces Vagabonds, il prit le chemin des Alpes, & la

difficulté des chemins , ny les oppositions des Rochers ne le purent arrester. Enfin il luy fut facile avec vingt-quatre mille hommes de se saisir d'un méchant Bourg , appelé Guillestre , dont les foibles murailles , estoient le reste d'un travail de plusieurs siècles , & qui ne subsista que par la force & le bras de quelques Troupes Irlandoises & de la Milice du Dauphiné , qui pendant trois jours résista à une nombreuse Armée , sous M. de Chalandreu , Gentilhomme de cette Province , qui fut obligé de se rendre à discrétion.

Cette Conquête aussi célèbre que celle de Beaumont en Flandre qui finit la Campagne de 1691. en faveur du Prince d'Orange , persuada au Duc de

Savoye , & à son Armée , que rien ne pourroit leur résister. Ils investirent Ambrun , Ville peu fortifiée , dont les murailles ne sont point terrassées , dont les Fosses estoient cōblés & de petit usage , & dont la Garnison n'estoit que de bien-séance , plutôt pour y garder quelques provisions de grains que l'on y tenoit comme en dépost pour les faire porter à l'Armée d'Italie , lors qu'il en seroit besoin , que pour secourir une Place que l'on croyoit en seureté. Cependant M. de Lartay , Lieutenant General , eut le temps d'y faire entrer quelques Troupes & quelques petites pieces de Canon de fer , mais il ne put en avoir un favorable pour garnir cette Place de Boulets & de Plomb , de sorte que le plomb

qu'on y trouva ne fut suffisant
que pour neuf jours de Siege,
& ce defaut obligea ce brave
Commandant de capituler.

Monsieur le Duc de Savoye
ayant appris que cette munition
de plomb manquoit, voulut
s'obstiner à ce que la Garnison
se rendist à discretion, mais M.
de Larray persuadé de la valeur
des Officiers & de la bonne vo-
lonté des Soldats, écrivit à ce
Prince, *que luy & ceux qui compo-
soient la Garnison, ne manquoient
ny de cœur ny d'épées, & qu'ils scau-
roient s'ouvrir un passage honora-
ble par leur valeur, ou se laisseroient
ensevelir dans les ruines de la Ville.*

Cette intrepidité toucha le
Duc de Savoye; il ne voulut
point profiter de sa Victoire, &
peut-estre aussi que se souve-
nant de cette judicieuse maxi-

K. 6.

me, qu'il faut faire un Pont d'or pour faciliter la retraite des Ennemis, il consentit que la Garnison sortist avec ordre, tambour battant, méche allumée & tout son équipage, à condition qu'elle ne serviroit contre luy de six semaines, & qu'elle se retireroit dans la Ville de Grenoble où elle est. Cette sortie se fit le 19. du mesme mois. La Garnison estoit de 2800. hommes, & composée du Regiment de Quercy, de celui de Milice d'Argenson, d'un d'Irlandois, de quelques Compagnies de ceux de Navarre & de la Marine, & de deux Compagnies des Dragons de Gramont.

Diverses sorties qu'elle avoit faites, & dans l'une desquelles le Prince de Commercy reçut un coup de mousquet à la joue.

qui luy cassa trois dents, avoient souvent nettoyé les Tranchées des Ennemis, & la perte que M. de Savoye y a faite est de plus de quatre mille hommes, compris un grand nombre de Deserteurs qui tous les jours passent à Grenoble, où ils prennent des Passeports pour se retirer en leurs maisons, estant François & se repentant de leur faute & de leur rebellion. Ce fut dans la dernière sortie que M. d'Amanzé, d'une illustre Famille de Bourgogne, Colonel du Regiment de Quercy, & le Major du même Regiment furent tuez: C'est la plus grande perte que les Assiegez ayent faite, car en quatre grandes sorties ils n'ont pas perdu trente hommes.

M. de Larray a reconnu dans

sa retraite, que la vertu & le mérite n'ont jamais manqué d'approbateurs parmy les Ennemis mêmes, puis qu'il reçut de M. le Duc de Savoye toute l'honneur & tout l'accueil favorable qu'il eût pû attendre d'un Allié ou d'un François. Il fut caressé & loué de ce Prince, & traité magnifiquement à sa table.

Après la prise d'Ambrun, tous les Villages voisins ont ressenty les effets redoutables d'un bras victorieux. Ce n'est pas ainsi qu'en ont usé les François dans les Conquêtes qu'ils ont faites en Savoye & en Piémont. Cependant M. de Catinat qui n'avoit des Troupes que pour la deffense de Pignerol & de Suze, que le reste de celles de Monsieur de Savoye tenoit comme bloquez, ne put si-tôt s'oppo-

fer aux progrès de ce Duc, qui à la teste de ses nombreuses Troupes, faisant le dégât dans les Villages qui sont entre la Ville d'Ambrun & celle de Gap, n'a rien trouvé qui se soit opposé à son passage. Comme la crainte avoit fait abandonner cette Ville à tous les Habitans, il y est entré sans résistance. On ne croit pas qu'il pretende qu'une si legere Victoire fasse le plus bel endroit de sa vie, & que par-là il puisse acquerir le nom d'un redoutable Ennemy. On ne se rend pas digne de la gloire d'un triomphe à conquérir des Villages où des Villes foibles & sans resistance, il faut prendre des Places telles que Mons & Namur à la veuë de soixante Princes assemblez, & de cent mille hommes levez.

232 M E R C U R E

pour l'empêcher, comme a fait
nostre Auguste Souverain.

La conquête d'un faux bien
ne repare pas la perte d'un bien
veritable , & quelques Places
qu'on ne peut garder n'effacent
pas le chagrin d'en avoir perdu,
que l'on ne peut recouvrer. On
dit par tout que Monsieur le
Duc de Savoye fait porter des
armes pour armer des Protestâs
dont il attendoit la revolte, mais
l'experience luy a fait voir, que
les esperances sont trompeuses,
puisque dans le grand nombre
de nouveaux Convertis qu'il
a trouvez dans l'Ambrunois,
aucun n'a voulu se déclarer pour
luy , & il n'a pû y trouver de-
quoy augmenter le nombre des
Infidelles Barbets , dont les
Chefs nommez Julien & Mallet
ont reconnu leur faute , & se

font remis à l'obeïſſance du Roy. Il y a ſans doute beaucoup d'apparence à croire que Monſieur le Duc de Savoye n'eſt pas ſans ſe repentir de s'eſtre ainſi engagé dans des Montagnes, dont la ſortie ne luy ſçauroit eſtre avantageuſe.

Je ſouhaite, Monſieur que je puiſſe vous donner bientôt de plus agreables nouvelles, & avoir lieu de vous dire, que le Dauphiné ſera redevenu tout François, que Monſieur le Duc de Savoye par une Paix avantageuſe aura ſuivy l'exemple de ſes Peres, & connu que jamais ſon État n'a eſté en repos que ſous la protection de la France, & ne s'eſt trouvé dans le deſordre & dans la confuſion, que lors qu'on y a veu les Allemans & les Eſpagnols. Je ſuis Monſieur, &c.

A Grenoble le 12. de Sept. 1692.

Bien que le Duc de Savoye ne se soit guere fatigué à la prise du Village de Guillestre, à celle de la Ville d'Ambrun sans munitions, & à celle de Gap sans Soldats & sans Habitans, neanmoins il est tombé malade d'une fièvre-tierce & de la petite Verole. On tient que le repentir de s'estre engagé dans les montagnes de Dauphiné, & la crainte d'une retraite malheureuse luy ont causé un chagrin qui a nuy à sa santé, Il s'est fait porter à Ambrun, & mettre au College des Jesuites, où il attend sa guerison pour songer à sa retraite. Quant à ses Troupes, elles campent depuis Ambrun jusques à Gap. Il y a des Allemands, des Espagnols, des Italiens, & des Piémontois

que Caprara commande en l'absence de ce Prince. Parmy les autres Chefs sont le Prince de Commercy, le Marquis de Louvigny, & le Marquis de Montbrun. Celuy-cy commande les Barbers. Ce n'est pas le seul de sa Famille qui s'est vû à la teste des rebelles Protestans. Charles Dupuy, Seigneur de Montbrun, se fit Chef des Huguenots sous le regne de Charles IX. & en cette qualité ayant pillé le bagage de Henry III. qui revenoit de Pologne, il eut la témérité de répondre à la Reine Catherine de Medicis, qui luy en fit des plaintes, que les Armes & le Jeu rendoient les personnes égales. Enfin ayant esté pris dans une Bataille que le Baron de Gordes, Lieutenant au Gouvernement

de Dauphiné luy donna, il fut mené à grenoble où il eut la teste couppée. Louis Alleman du Puy, Marquis de Montbrun son Fils, fut aussi un Protecteur juré des Huguenots, & dans les Guerres de la Religion, quatre des Enfans de ce Louis ont soutenu en faveur des mesmes Religionnaires, des Batailles & des Sieges dans le Languedoc, dans la Provence & dans le Dauphiné contre les Troupes de leur Roy. Il ne faut donc pas s'étonner, si le Marquis de Montbrun d'aujourd'huy, s'est déclaré contre son Prince, puisque la rebellion est hereditaire dans sa Famille. Comme sa terre de Montbrun est dans les Baronnie de Dauphiné au Bailliage du Buis, & qu'elle luy a esté confisquée, il menace in-

cessamment de passer aux Baronnies pour en avoir raison, mais on l'y attend avec des Troupes. Celles du Duc de Savoye sont toujours en repos, & l'on ne sçait encore quel chemin elles prendront. Il n'y a que deux endroits pour venir à Grenoble, l'un par les Costes de Cor, qui est un défilé, gardé par M. de Catinat avec quatorze mille hommes, l'autre par la Croix Sainte dont les Cevennes sont occupées par de grands arbres dont les Payfans ont croisé les chemins, & qu'ils ont comblez avec de grosses pierres qu'ils ont détachées des Rochers voisins. Outre cela, ces chemins sont défendus par quelques Dragons, & par cinq cens Payfans armez qui sont conduits par le Vicomte de

Trièves de la Maison de Bar-
donnanche , & par le Seigneur
de S. Guillaume de celle de Bu-
cher. Ainsi Grenoble ne les
craint pas, outre que l'on y fait
actuellement des réparations
qui la mettent hors d'état d'être
surprise. Comme les Ennemis
ont pillé & saccagé tous les vil-
lages qui sont autour d'Ambrun
& de Gap, & que d'ailleurs ces
lieux ont esté abandonnez par
les Habitans , ils ne trouvent
plus de quoy s'entretenir , & le
vin qui manque en toutes ces
Montagnes , fait que les Alle-
mans en murmurent.

De Grenoble ce 14. de Sept. 1692.

ENfin les Troupes du Duc
de Savoye ont abandonné la
Ville de Gap, après avoir char-
gé trois cens Mulets de ses dé-
pouilles , & y avoir mis le feu.

en quatre endroits. Elles se sont retirées vers Ambrun : mais avant qu'elles quittent nos montagnes, il faut vous faire une description, entre autres de celles du Marquisat d'Ambrun, & de la Comté de Gap. L'Ambrunois estoit de l'ancien patrimoine des Dauphins, mais avânt le regne de ces Princes, c'estoit une contrée habitée par les Ambrosiens, à qui Plutarque donne la qualité de Peuple belliqueux. Ils se joignirent aux Teutons, qui passerent en Dauphiné pour entrer en Italie, & se distinguèrent en la Bataille que Teutobocus leur Chef, donna à Marius sur le bord du Rhosne. Ils y furent néanmoins vaincus par ce Romain, bien qu'ils fussent trente mille hommes. Leur Camp & leur Baga-

ge estoient cependant gardez par leurs Femmes , qui se défendirent long-temps , mais enfin elles succomberent , & leurs Maris s'estant ralliez , furent défaits encore une fois. Quant à la Ville, le Roy & l'Archevesque en sont Seigneurs en partie. Elle est composée de cinquante feux. L'Empereur Neron luy donna le droit de Latinité , & Galba fit alliance avec elle. Son nom Latin est *Ebredunum*. Dans la Table de Peutingen elle est nommée *Eberodunum*. Il y a un Archevesque. Son Eglise Cathedrale est dédiée à la Sainte Vierge. Son premier Prelat a esté Saint Marcellin. Il y a aussi un Bailliage appelé le Palais d'Ambrun. Les Armoiries de la Ville sont d'azur à la Croix d'argent.

Quant

Quant au Gapenois , il faisoit autrefois une partie du Patrimoine du Comté de Provence, & estoit sous la protection des Dauphins. Ce fut en cette qualité que le Dauphin Louis de France , fit arborer son Eten-dart dans la Ville de Gap. Il y avoit anciennement des Comtes de Gap , dont la Famille finit en Gatiende , qui porta son Pais à Guillaume , Comte de Forcalquier , son Mary. C'est par cette alliance que les Comtes de Forcalquier, puis de Provence, ont prétendu la Souveraineté de Gap , mais les Dauphins la leur ont toujours disputée depuis que Beatrix , Petite fille de Gatiende , & Fille de Rainier de Claustrai , & de Gatiende de Forcalquier , fille de Gatiende , Comtesse de Gap ,

Sept. 1692.

L

fut mariée avec Guigues André Dauphin. Les prétentions reciproques de ces deux Familles en ont fait naistre aux deux Parlemens de Grenoble & d'Aix pour la Jurisdiction ; mais Louis XII. par ses Lettres patentes de l'année 1509. l'a attribuée & conservée à celui de Grenoble, ce qui fut confirmé par une assemblée des Habitans du Gapenois, du 24. Aoust 1511. & par d'autres Lettres du mois de Decembre suivant.

Pour la Ville, son nom Latin est *Epincum*, comme on le trouve en la Table de Peutinger. Il y a un Evêque, dont le premier fut Saint Demetrius. Son Eglise Cathedrale est dédiée à la Sainte Vierge. Elle avoit beaucoup de Reliquaires, de

Chasses, & de Vases sacrez d'argent, dont les Troupes de Savoye se sont saisies avec sacrilege. Elle a esté saccagée avec autant de cruauté & de violence qu'elle le fut l'an 973. par les Sarrasins, & l'an 1005. par Adrian, Marquis d'Yvrée, petit Fils de Berenger, dernier Empereur d'Italie. L'Empereur Frederic I. la donna à Gregoire II. l'un de ses Evesques, avec tous ses droits de Regale, l'an 1188.

Je croy pouvoir vous dire, après avoir laissé parler les autres, que le Duc de Savoye a fort mal connu ses interets lorsqu'il a resolu de passer en France. Il devoit prévoir quelle seroit la fin de cette entreprise qui ne pouvoit estre que sa retraite. Il devoit exami-

ner qu'un aussi puissant Monarque que le Roy de France , & aussi aimé de ses Sujets, ne manqueroit pas de forces pour l'obliger à repasser les Monts , & il raisonneoit sur de méchans principes s'il comptoit sur le soulèvement des Nouveaux Convertis, sans en estre sûr, & sans avoir une partie faite avec eux. Cela n'estant pas , il n'en devoit rien attendre, Il se trompe comme plusieurs qui pensent que tous les Nouveaux Convertis ne le sont pas. C'est une injure que l'on fait à la plupart, qui le sont effectivement de bonne foy , & ils viennent d'en donner des témoignages assez parlans. Ce n'est pas qu'on n'affecte de dire qu'il n'y en a aucun qui ne soit Protestant dans l'ame , ce qui est absolu-

ment faux ; mais ceux qui sont encore attachés à leurs premières erreurs , font tous leurs efforts pour le faire croire , & le Duc de Savoye a pû estre abusé là-dessus comme beaucoup d'autres. Cependant un plus habile Politique auroit dû faire reflexion que le Roy est tout-puissant en France, & que supposé qu'il y eust en Dauphiné de faux Convertis, il n'y avoit point d'apparence qu'étant sans Chefs , ils s'osassent soulever. D'ailleurs , il devoit considerer qu'estant Catholique , il entreprenoit d'établir la Religion Protestante , en ruinant celle dont il fait profession, & qu'en faisant faire le Presche dans les Eglises , il s'attiroit la haine du Ciel sans pouvoir meriter l'estime de ceux-mêmes qu'il ser-

voit en desservant sa Religion, & il estoit seur que le Roy qui jusques icy avoit plaint son aveuglement, & qui n'avoit pas voulu le pousser cette année, afin de luy donner lieu de rentrer en luy-mesme, employeroit de nouvelles forces pour vanger sa Religion dont il est Protecteur. Enfin il auroit esté plus avantageux à M. de Savoye, de prendre un Village chez luy qui auroit pû luy demeurer, que d'irriter la pieté du Roy, en voulant détruire ce qu'elle a fait pour établir le vray culte dans toute la France. Comme les crimes heureux ne laissent pas d'inquieter quelquefois les consciences de ceux qui les ont commis, elles sont ordinairement plus tourmentées, quand on les a faits sans fruit, & que

l'on sent qu'on a mérité d'estre blâmé généralement. C'est ce qui peut causer la maladie de ce Prince. On peut dire que pendant qu'elle a duré il a reçu beaucoup d'honnêteté des Sujets du Roy. M. de Savoye ayant besoin de grenades, & de sirop de ce fruit , à cause de sa dissenterie, il en fit demander à M. de Grignan, qui luy envoya des sirops en abondance , mais les grenades n'estant pas encore en maturité , on n'en put trouver que deux douzaines qui fussent en estat de luy être présentées. A peine ce Prince a-t-il commencé à se mieux porter , que plusieurs raisons l'ont obligé de partir, la bonne manœuvre que M. de Catinat a faite pour l'empescher de pénétrer plus avant dans le Dau-

phiné, & celle de M. le Comte de Grignan pour luy fermer les passages de Provence ; l'approche du renfort que le Roy envoie à M. de Catinat ; la faim, parce que ses Troupes ne trouvoient plus dequoy subsister ; les maladies qui commençoient à regner parmy elles, & la desertion de la plus grande partie des François qui avoient pris party dans ses Troupes par un motif de Religion ou par d'autres considerations, & qui n'avoient osé quitter estant en Piedmont, s'étant servis de l'occasion pour deserter.

M. de Savoye ayant quitté Ambrun y laissa le Comte de Caprara qui fit jouer trois mines avant que d'en sortir ; elles ne firent pas tout l'effet qu'il en avoit attendu. Le 21. son

Arriere-garde estoit à Guillestre. Quant à Gap, il en est resté une bonne partie, quoy que les Ennemis ayent mis le feu à quatre endroits, mais il a mal secondé leurs intentions. Ils ont aussi mis le feu à quelques Bourgs à huit lieuës aux environs,

Le zele qu'à fait paroistre Mademoiselle Philis de la Charssé, nouvelle Convertie en Dauphiné, pour le service du Roy, ne doit pas estre oublié. Elle a empêché la désertion des Peuples depuis les environs de Gap jusqu'aux Baronnie. Elle s'est mise à leur teste, a fait couper les ponts, gardé les passages, empêché les Ennemis de pénétrer au de là de Gap. Cette Amazone ayant informé les

L s

Generaux de tout ce qu'elle avoit fait, en fut approuvée, & complimentée, & de leur aveu elle fit armer tout ce qu'elle pût de monde, pour le service du Roy & la sûreté de la Province.. Madame la Marquise de la Charffe sa Mere exhortoit les Peuples de la Plaine à se maintenir dans le devoir, pendant que sa Fille resistoit aux Ennemis dans la Montagne. Madame d'Urtis son Aînée ; fit d'un autre côté couper toutes les cordes des Bateaux qui traversoient la Durance, afin que les Ennemis ne s'en pussent emparer. Ce n'est pas d'aujourd'huy que ceux de cette Illustre Maison ont signalé leur zele pour le service de l'Etat.. Ils ont de tout temps

donné des marques de la valeur & de l'intrepidité si ordinaire à la Maison de la Tour du Pin, autrefois Souveraine de Dauphiné, dont ils sont sortis. Pendant que Madame la Marquise de la Charssé & ses Filles marquent si bien leur fidélité dans leur Province, Monsieur le Marquis & Monsieur le Comte de la Charssé Fils, qui sont actuellement dans le Service, aussi bien que ses Gendres & ses petits-Fils, font connoître leur valeur & leur courage. Monsieur le Marquis de la Charssé fit luy même il y a quelques années ruiner la Terre dont il porte le nom, à cause que les Religioneux y avoient fait des assemblées contre les ordres du Roy,

L. 6.

& puis que nous en sommes sur les actions glorieuses de cette Famille , on ne doit pas passer sous silence le courage & l'intrepidité avec laquelle Mademoiselle Dalerac de la Charffe , Cadette de cette Maison , soutint le party des Catholiques contre les mutins qui s'estoient assembléz en Dauphiné, proche de Bordeaux. & qui avoient baptisé leur Assemblée du nom de *Camp de l'Eternel*. Cette Demoiselle est presentement à Paris où elle fait briller son esprit, sa pieté & ses autres vertus, & l'on dit qu'elle voudroit estre en Dauphiné, pour partager avec sa Famille, la gloire qu'elle s'est acquise dans cette derniere rencontre.

Si je voulois vous parler de tous les nouveaux Convertis qui ont fait éclater leur zele pour le service du Roy , je ne finirois point cette Lettre. Je me contenteray de marquer icy ce que j'ay lû dans une de celles de Monsieur de S. Ferriol , gouverneur de Die. Ce gouverneur , après avoir parlé du bon état où se trouvoit Cisteron , dit, *qu'il voudroit que sa Place fût aussi bonne ; à quoy il ajoute , qu'en tout cas le zele des nouveaux Convertis luy servira de Citadelle , qu'il en est tout-à fait content , & que dans la conjoncture presente , ils se comportent parfaitement bien.*

Messieurs de geneve ayant sceu la marche du Duc de Savoye dans le Dauphiné , &

qu'il menoit avec luy des Ministres Protestans , qui prêchoient la révolte contre leur prince , firent dresser par leurs Ministres qui ont le plus de credit , une Lettre Pastorale , par laquelle ils exhortent les Protestans de France , de demeurer inviolablement attachés à l'obeïssance qu'ils doivent à leur Souverain , & que pour quelque prétexte que ce soit , & qu'on puisse leur donner , leur Religion ne permet pas qu'ils se révoltent jamais. Je vous laisse faire toutes les reflexions que cette exhortation merite.

Quantité de personnes ayant inutilement cherché le sens de l'Enigme du mois d'Aoust , ont cru qu'elle estoit inexplicable ,

ce qui n'est pas , puis qu'il a esté
trouvé par Monsieur Filliere ,
ruë de la Verrerie ; Sombre
du quartier Saint Paul ; l'aima-
ble Soriz du Mans , & sa chere
Sœur de Versailles. C'estoit le
Serain qui tombe le soir.

En voicy une nouvelle , dont
Monsieur Diereville est l'Au-
teur.



ENIGME.

JE dois ma naissance & mon
estre

Moins à la nature qu'à l'art

Je suis un enfant du hazard

Que le seul caprice a fait naître.

*Le beau Sexe pour moy marque
beaucoup d'amour.*

*Dans mon commencement j'avois
peu de Maîtresses ,*

*Et j'en ay maintenant de toutes les
espèces*

*Sans me donner le soin de leur
faire la cour.*

*J'ay pourrant tous les airs de la Ga-
lanterie ;*

Lorsque je suis à leurs genoux,

Je suis humble, civil & doux ,

Et propre à la badinerie.

*Des Beautez que je sers , vous qui
suivez la loy ,*

Et que mon secret embarasse ,

Si l'on vous souffroit à ma place ,

*Vous pourriez y trouver plus de
plaisir que moy.*

Ce qui est fait à la louange du
Roy ne lasse jamais, puisqu'il
n'y a point d'éloges qu'il ne
merité. Ainsi vous ne ferez pas
fâchée d'avoir encore à chan-
ter les Vers qui suivent pour



vous réjouir avec tous les François, des avantages de ce grand Monarque.

AIR NOUVEAU.

Lors que Louis est en com-
roux,

Tout cede au pouvoir de ses ar-
mes.

Vous qui luy résistez de sa gloire
jaloux,

Princes liguez, craignez ses
coups;

Il jette dans les cœurs de mortelles
allarmes.

Vos Sujets qui versent des larmes,
Forcez de suivre Mars, murmurent
contre vous.

François, réjouissons nous.

Sous Louis le Grand, la France
Jouit d'un repos bien doux.

François, réjouissons-nous.

Namur dans l'obéissance

Publie en ce jour sa puissance.

*Le plus grand des Heros triomphe
seul de tous ;*

François, réjouissons-nous.

Je finis par plusieurs nouvelles, dont je n'ay point le temps de vous faire le detail.

Les dernieres Lettres de Vienne 13. de ce mois, contiennent que le grand Visir estoit résolu d'aller au devant de l'Armée Imperiale, pour la combattre, & que le Prince Louis de Bade s'avançoit vers Petri VVaradin, aussi a dessein d'attaquer les Turcs. Le Comte de Tekeli, & le Bachà Ali sont arrivez à Belgrade avec environ trois cens Barques

chargées de munitions de guerre & de bouche qui devoient estre suivie de plusieurs autres.

Il y a des Lettres qui portent que les Venitiens ont esté fort maltraitez dans la Morée, en un Combat donné sous Corinthe, contre le Seraskier de Negrepon, qui estoit demeuré maistre du champ de Bataille, & avoit fait piller les Fauxbourgs, ainsi que plusieurs Villages des environs.

La plupart des Lettres de Flandre disent que le Prince d'Orange en devoit partir le vingt-six pour se rendre à Loo, où il devoit regler l'état de guerre pour l'année prochaine.

Les Lettres de Grenoble du 23. portent que les Ennemis s'estoient entierement retirez du Dauphiné , & qu'ils n'avoient point brûlé Guillemestre, dont la situation se trouve propre pour faire une tres-forte Place , & c'est ce que M. de Vauban qui est à Grenoble, assure de faire.

La prise de Namur nous donnant lieu d'étendre les contributions , Monsieur le Marquis de Boufflers a esté avec un gros Corps jusques à la hauteur de Louvain, ce qui a fort étonné Levve & les Mairies de Bolduc , Breda , & Bergopsom. Il détacha M. le Marquis d'Harcourt , qui s'étendit dans tout le Pays pour faire payer les contributions,

& alla jusques à une lieuë & demie de Mastric. Plusieurs Villages ont payé , d'autres ont donné des Ostages , & cinquante autres , ou environ , croyant estre secourus ont souffert les executions militaires , suivant les loix de la guerre. Cela s'est fait à la vuë des Troupes de Liege & de Brandebourg , beaucoup plus fortes que celles du Marquis d'Harcourt.

A Paris ce 30. Septembre 1692.

APOSTILLE.

M. de Blansac vient d'arriver , qui a apporté la nouvelle de la défaite de cinquante Escadrons , & de la prise de vingt-cinq pieces de Ca-



non, avec le Bagage & les Tentes des Ennemis, par M. de Lorge.

On m'a averti de plusieurs fautes qu'on a remarquées dans ma Lettre du mois d'Aoust. On y est sujet, puis que les Imprimeurs en laissent souvent qu'on a corrigées; & que d'ailleurs il s'en trouve quelquefois dans les Memoires qui sont envoyez, & qu'il y a bien des choses où il est aisé de se tromper.

Ce fut Monsieur l'Abbé de Chastres qui prescha aux Jesuites le jour de S. Louis, & non Monsieur l'Abbé de Castres.

On a mis le Regiment de Dragons de Salis, au lieu de Saily.

En parlant de M. de Murcé, j'ay prétendu dire que Madame

de Quelus estoit sa sœur. Si cela se trouve mal expliqué, il faut reformer l'Article.

Monsieur Titon dont j'ay parlé la dernière fois, est Procureur du Roy de la Ville, & non Avocat du Roy.

Dans l'article du Vaisseau Espagnol pris par M. de Levy, il y a qu'il avoit quatre-vingt-dix hommes d'équipage, il faut lire, quatre cens cinquante.



